

2
1967

Sommaire

Témoignage

Une embauche qui a changé ma vie
Témoignage d'un prêtre de paroisse
Page 5

Claude Wiéner

Culture biblique 1966
La Bible cette année dans la vie de l'Église — Quelques livres sur l'A.T. — Le N.T. et la question du Christ — Saint Paul — A travers dictionnaires et revues
Page 23

Jean-François Six

L'Église et les non-croyants
Un premier dossier du Bureau français du Secrétariat pour les non-croyants
Page 37

René Salaün

Non dans la chair, mais dans l'Esprit
Réflexions sur la fidélité spirituelle des prêtres
Page 43

Chronique

D'un continent à l'autre, dans l'effort missionnaire des diocèses
Page 49

Carnet de la Mission. Publications

Page 52

Ouvrages reçus

Page 54

Une embauche qui a changé ma vie

Témoignage d'un prêtre de paroisse

Depuis quatorze ans, des prêtres travaillent manuellement « à temps partiel » dans l'équipe sacerdotale dont il est question ici.

« Le travail manuel à temps partiel est, pour le prêtre, une forme modeste de la recherche générale où est engagée l'Eglise pour trouver dans le monde d'aujourd'hui un statut et un rôle qui soient plus significatifs de sa mission propre (1) ».

En septembre 1966, à l'occasion de la session annuelle de cette équipe, un des prêtres fit sa révision de vie sur ce sujet : il a trente-huit ans et ne travaille que depuis quatre mois. Ces détails sont importants : ils expliquent le contenu de cet article.

L'équipe des prêtres et les laïcs du secteur ont une vieille expérience sur ce sujet, mais ce

prêtre, qui « commence », a tout à découvrir : il lui faut assumer personnellement ce nouveau mode d'existence.

On ne trouvera donc pas ici le compte rendu d'une longue expérience (2) mais, plus simplement, les premières réactions de conscience d'un prêtre qui, en découvrant ce que « vivent réellement » les gens de son secteur, s'interroge sur sa manière d'accomplir les tâches ordinaires de son ministère pastoral.

Cette « révision de vie » a déjà fait l'objet de nombreux échanges avec plusieurs prêtres du Secteur missionnaire. Nous aimerions recevoir les réactions des lecteurs sur ce sujet afin d'ouvrir un plus vaste dialogue.

(1) Lire à ce sujet les onze propositions concernant cette forme de vie du ministère pastoral ordinaire : *Le travail manuel à temps partiel*, dans *Lettre aux communautés*, n° 3, 1966, p. 81 à 83.

On peut également situer cette recherche dans un contexte plus vaste en lisant : *Sacerdoce et évangélisation*, dans R. Salatin et E. Marcus, *Qu'est-ce qu'un prêtre ?* Paris, Seuil, 1966, p. 210 à 250.

(2) Des témoignages personnels de cette nature sont difficiles à recueillir, mais une recherche collective existe sur ce sujet depuis bien des années ; elle est menée conjointement par deux « ateliers » rassemblant respectivement des prêtres de milieu rural et urbain travaillant manuellement à temps partiel. On peut lire certains de leurs travaux dans *Lettre aux communautés*, n° 3, 1964 : *Mission d'Eglise et présence sacerdotale en monde ouvrier*, p. 41 à 64 ; et *Lettre aux communautés*, n° 2, 1966 : *Rapport rural — L'engagement au travail*, p. 41 à 45.

I. Comment je suis arrivé au travail manuel

A trente-huit ans

Ordonné prêtre dans l'Ouest en 1953, professeur dans un Petit Séminaire, je ne m'étais jamais intéressé sérieusement à la Mission de France ni aux prêtres-ouvriers : je n'en avais entendu parler que très rarement.

En 1954, j'étais dans un sanatorium de l'Isère ; j'y ai connu un prêtre-ouvrier et, pour la première fois, j'ai vécu trente mois (là et à Paris) avec beaucoup d'étudiants non-croyants.

De 1956 à 1965, je suis passé dans trois équipes sacerdotales où j'ai connu une dizaine de prêtres qui travaillaient manuellement à temps partiel. J'ai participé à plusieurs assemblées générales des prêtres de la prélatrice de la Mission de France, à des sessions régionales et à la session de formation de Migennes en 1965 ; il y a été souvent question de la rencontre avec les incroyants et des prêtres au travail.

Trois étapes marquent ces quatorze années de sacerdoce.

D'abord, tout simplement, j'ai ignoré les prêtres ouvriers : ils ne posaient aucune question à ma vie de prêtre-professeur.

Ensuite, j'ai admiré, tout en restant à l'extérieur. Je ne comprenais pas le sens du travail manuel de prêtres amis et ne me sentais pas concerné dans mes activités pastorales.

Puis j'ai commencé à me remettre en question : l'amitié d'équipes fraternelles, les dialogues nombreux et patients avec des prêtres au travail manuel, l'effort de réflexion en équipe sur la mentalité des gens et la qualité de nos rencontres avec eux, sur la nécessité de les regarder de la même manière et de rechercher la vérité des dialogues quel que soit le point de départ de la rencontre (travail manuel, quartier, sacre-

ments...) m'interrogeaient. Je voyais de plus en plus que j'ignorais profondément les incroyants et la vie réelle des gens ; qu'il était nécessaire de m'en rapprocher personnellement (et pas seulement par l'intermédiaire des laïcs et des prêtres au travail), pour que cela puisse rejillir sur ma responsabilité pastorale et celle de l'Eglise locale. C'est alors que j'ai souhaité travailler manuellement, dès que ce serait possible dans la nouvelle équipe où je devais aller.

Dans une équipe

Ma nouvelle équipe se trouve dans un Secteur missionnaire. Je me suis efforcé tout d'abord de connaître les diverses recherches et réalisations missionnaires du diocèse, et la manière dont on avait pris au sérieux « l'évangélisation des masses ouvrières déchristianisées qui est aujourd'hui en France une tâche prioritaire » (3).

Ce sont au moins dix prêtres de paroisse, la plupart dans l'équipe, quelques-uns d'ailleurs dans le diocèse, qui, de 1953 à 1966, ont travaillé manuellement à temps partiel : confection de ceintures de cuir, fabrication de talons de bois, alimentation, bâtiment, manœuvre chez un artisan maçon, ferrailleur, peintre, livreur de charbon ou de pain, menuisier, briqueterie, etc...

L'an dernier notre évêque a confié le ministère de prêtre au travail à deux des prêtres de l'équipe qui travaillaient auparavant à temps partiel ; ils sont désormais dans une nouvelle équipe du même Secteur missionnaire.

Je suis donc seul maintenant, sur cinq prêtres, à travailler manuellement à temps partiel ; un de mes camarades cherche un travail de ce genre,

(3) *Le sacerdoce dans la Mission ouvrière*, juillet 1965, p. 5.

et deux séminaristes en stage sont eux-mêmes ouvriers dans des entreprises de la ville.

Ce qui a été tout nouveau pour moi ne l'est donc pas pour l'équipe, ni pour le secteur. J'ai simplement continué, en accord avec l'Evêque et le Comité diocésain de la Mission Ouvrière, les efforts missionnaires dont les équipes précédentes, l'équipe actuelle et les laïcs ont été et sont partie prenante (4). C'est tout autre chose que

la réalisation d'un désir personnel, sans lien avec les autres efforts de l'Eglise locale.

Enfin, ce que j'ai commencé à découvrir plus profondément par le travail à temps partiel, j'y étais déjà sensibilisé depuis longtemps, grâce aux apports multiples des laïcs et des prêtres. Mais le vivre soi-même n'en reste pas moins une véritable révolution qui oblige à comprendre autrement (5).

II. A la recherche d'un travail manuel à temps partiel

J'ai commencé à chercher du travail le 23 février 1966 ; j'en ai trouvé le 23 mars, un mois après. J'ai fait vingt maisons pour rien et c'est la suivante qui m'a embauché. Ce fut pour moi un temps pénible, et pourtant riche par tout ce qu'il m'a fait percevoir.

En situation d'infériorité, de demandeur

Les dix premières maisons que j'ai faites, je n'ai pas dit que j'étais prêtre ; je me présentais sans notabilité, sans relations, sans recommandation, tout seul. J'avais en plus des « conditions particulières » qui ne s'expliquaient pas.

J'ai vécu dans un état d'infériorité, de dépendance terrible. J'étais seul devant le patron, en situation de demandeur, sans recours possible :

(4) « Jamais ma situation n'a été considérée par les chrétiens comme une prise de position individuelle, mais comme une position d'équipe dans un éventail de responsabilités sacerdotales diverses. Cette évolution s'est faite avec les chrétiens les plus conscients ». Note inédite d'un prêtre de paroisse au travail à temps partiel de 1953 à 1966. (Je citerai souvent des notes de quelques prêtres ou séminaristes ; elles porteront désormais comme unique référence « inédit »).

d'un mot, il décidait. Certains patrons m'ont reçu très humainement ; d'autres n'ont pas perdu trente secondes avec ce capital-travail, qui n'intéressait pas leur maison.

Prêtre de paroisse, je peux souvent être comme le « patron », celui qui détient le pouvoir et la réponse face aux « demandeurs » de baptême, de mariage, de catéchisme, qui viennent souvent seuls, pauvres et sans recommandation. Je pourrais même, tout en faisant un travail manuel à temps partiel, prendre plus ou moins inconsciemment ma « revanche », le reste du temps à la cure. Quand on a été commandé un moment, on peut se laisser prendre à commander à son tour (la conversion n'est pas automatique). Il s'agit au contraire, à la paroisse, de me mettre davantage dans la peau du « demandeur », de l'accueillir réellement, de l'écouter sérieusement.

Après avoir essayé une dizaine de refus, j'ai dit que j'étais prêtre de paroisse (je m'adressais d'ailleurs plutôt à des gens connus), et que c'était la raison de mes « conditions particulières ». Je n'ai trouvé aucun patron qui m'ait

(5) « Ces découvertes vécues, qui n'ont rien d'original dans les livres, sont autant de coups de poing dans ma vie ». (Inédit).

fait une embauche de complaisance ; ça n'intéressait pas la maison et c'est tout. Un patron m'a signalé fort justement : « Vous embaucher deux jours par semaine, ça ferait une distorsion parmi les ouvriers ; ils sont déjà portés à regarder s'ils sont tous traités de la même manière ; ça ferait des différences et c'est le contraire que vous cherchez ». Pour moi, trouver une maison où il faut des ouvriers supplémentaires à certains jours me semble l'idéal.

Sans spécialité

« Quelle est votre spécialité ? ». C'est l'une des premières questions que l'on m'a posées. Je ne l'avais même pas prévue, ce qui montre que je n'avais sans doute pas assez pris au sérieux la qualification professionnelle. J'ai senti là mes limites, et combien j'étais étranger à ce monde ouvrier puisqu'à 38 ans j'étais bien obligé de répondre que je n'avais aucune spécialité (au moins au plan manuel, mais c'est uniquement de ce plan-là qu'il s'agissait).

Comme prêtre de paroisse, j'ai à prendre au sérieux, à respecter et à essayer de comprendre la « spécialité » de ceux que je rencontre, car c'est évidemment une dimension essentielle de leur vie et d'eux-mêmes. C'est ce que voulait dire ce fiancé, mal reçu par un prêtre qui le traitait d'ignorant parce qu'il n'avait pas fait sa communion : « je suis peut-être ignorant de la religion, mais ça, je m'en fous ; je ne suis pas ignorant de la vie ».

A mon âge, je ne pense pas acquérir de spécialité, mais je n'en souhaite pas moins que la plupart des séminaristes en acquièrent une ; je préfère continuer un travail de manoeuvre (comme à la poissonnerie) ou de magasinier ; c'est aussi une manière d'être avec les plus pauvres.

Avec des conditions particulières

Si j'avais cherché du travail manuel à plein temps, j'aurais pu en trouver assez vite, mais quand j'indiquais mes conditions, un travail à temps partiel, environ vingt heures par semaine, (surtout sans en donner le motif), j'ai eu plusieurs fois l'impression que le patron se disait : « qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? » ; on m'a même demandé : « Pourquoi vingt heures ? Vous êtes diminué physique ? ».

Il est vrai qu'au premier abord, cette forme de travail à temps partiel ne fait pas très sérieux : quel est l'ouvrier qui ne va travailler que deux jours par semaine ?

Il n'est donc pas question que je me considère comme un prêtre au travail, partageant la condition ouvrière ! Le travail manuel à temps partiel ne remplace pas, mais appelle le travail à plein temps qui demeure nécessaire pour l'évangélisation des travailleurs ; il ne s'agit pas d'une véritable présence au monde ouvrier ; il s'agit seulement, quoique réellement, d'un effort de proximité, d'un style tout à fait différent de celui du prêtre de paroisse qui resterait cantonné dans le cultuel. C'est en ce sens que cette manière de faire, qui est d'abord vue du côté de l'Eglise, peut avoir une signification importante, même pour l'évangélisation du monde ouvrier, pourvu qu'elle soit sérieuse et régulière, et à condition qu'il y ait un lien entre les prêtres de paroisse travaillant manuellement à temps partiel, les prêtres au travail à plein temps, et les autres prêtres de paroisse ne travaillant pas manuellement.

Il faut noter cependant que le travail à temps partiel est une forme réelle de travail pour des ouvriers et des employés : on la rencontre dans des entreprises qui ont besoin certains jours d'un nombre plus grand d'ouvriers, par exem-

ple dans les poissonneries, les grands magasins, les tri-postaux, etc... (6).

Il est important toutefois de ne pas ignorer les problèmes particuliers posés par le travail à temps partiel (7).

Parfois mal accueilli par les patrons

J'ai été désagréablement impressionné par la première maison que je faisais (le Bureau de la Main-d'Œuvre !) et par plusieurs autres maisons ; il y avait une indiscretion que je n'imaginais

(6) Actuellement je travaille comme garçon de magasin les samedi et lundi de 5 heures à 13 heures ; sur 750 employés, plus de 200 travaillent à temps partiel.

(7) On peut lire à ce sujet : *Généralisation du travail à temps partiel pour les femmes*, dans *Formation*, revue du militant éditée par l'Institut Confédéral d'études et de formation C.F.D.T. (c.f.t.c.) n° 64, sept-oct. 65

Il a été déclaré par ailleurs à la 49^e session de la *Conférence internationale du travail* (Genève, juin 1965) que « la formule du travail à temps partiel ne pouvait être exclusivement destinée à la main-d'œuvre féminine, puisque dans tous les pays où cette formule existe et continuera d'exister, dans des cas particuliers, les hommes comme les femmes y étaient intéressés ». « L'emploi à temps partiel existe notamment dans les pays jouissant du plein emploi ; il peut apporter une solution partielle à des besoins sociaux individuels, pour les hommes comme pour les femmes ». Mais on attire également l'attention sur les problèmes que sa généralisation risque de poser : « insécurité de cette forme d'emploi... risque de créer une catégorie à part de travailleuses, risque d'entraver les efforts tendant à l'amélioration des conditions de travail de l'ensemble des travailleurs ».

On lit aussi dans : *Scandale du personnel auxiliaire*, article du *Bulletin d'information inter-entreprise du syndicat général des Employés de X...* (C.G.T.), sept. 66 : « Nous comprenons très bien, qu'un magasin doit, pour assurer son fonctionnement, avoir un certain volant d'employés temporaires pour assumer le remplacement des malades, absences diverses et pour les périodes de pointe », mais « il est impensable qu'une vendeuse ayant six, sept, huit ans et parfois plus de présence, ne soit pas encore titulaire ».

pas, et qui se retrouve dans d'autres bureaux. Il fallait dire devant tout le monde ce qu'on cherchait : la réponse était livrée à tous. Cette manière de faire ne respecte absolument pas le secret de la personne et m'a fait réfléchir sur ma propre manière d'accueillir les gens à la paroisse.

En cherchant ainsi à s'embaucher, entendre plusieurs fois la même réponse négative, c'est déprimant. Je comprends mieux maintenant que ceux qui cherchent du travail sans en trouver puissent se décourager ; quand c'est une nécessité pour vivre (ce qui n'était pas mon cas, puisque j'ai la sécurité), ce doit être une situation tragique.

Le chômage et les licenciements ne sont pas seulement des mots, mais une dure réalité. Il est évident qu'une famille sans travail à autre chose à faire que de venir à des réunions à la paroisse ; il lui faut vivre d'abord.

J'ai découvert mon quartier

Mes premières recherches ont été faites dans le quartier. J'étais loin d'imaginer que j'y trouverais tant d'ouvriers et d'employés.

Prêtre de paroisse, si je pouvais trouver du travail sur le quartier, ce serait préférable ; pourtant je suis bien obligé de prendre ce que je trouve. Je ne dois plus m'étonner que tant de gens rencontrés à la paroisse ignorent la vie de leur quartier : eux aussi travaillent « ailleurs ». Cet « ailleurs » risque de m'échapper si je n'y suis attentif, si l'Eglise ne cherche pas à le rejoindre.

III. Trente-trois nuits de travail dans une poissonnerie

Du 23 mars au 22 juillet 1966, j'ai travaillé trente-trois nuits, celles des mercredis et des jeudis, de 17 heures à 3 heures du matin, soit dix heures de suite (avec un arrêt d'une heure à la cantine).

Au début, j'ai gardé l'anonymat, me contentant, quand on me posait la question « qu'est-ce que tu fais les autres jours ? » de répondre : « Je fais autre chose ». Je voulais ainsi découvrir comment vivaient réellement mes camarades : quand un ouvrier arrive sur un chantier il ne clame pas : « C'est moi, j'arrive, je suis marié, j'aime ma femme et mes enfants » ; il se met au travail. Un jour on lui posera la question et il y répondra ; même si on ne la lui pose pas, ça se verra ; Un grand amour, ça se voit. De même pour notre amitié avec le Christ » (8).

En même temps, je ne voulais pas profiter de mon anonymat et de notre camaraderie naissante pour les « étudier ». « Lorsque nous allons vers quelqu'un, à la rencontre d'une personne, à la recherche d'un dialogue, nous ne pouvons négliger (pour nous et pour l'autre) cette question de notre propre identité, nous ne pouvons renoncer à la conscience de ce que nous sommes » (9). L'occasion s'est d'ailleurs présentée pour moi dès la cinquième nuit.

Pendant ces quelques mois, j'ai essayé de découvrir ce qu'était la vie réelle de mes camarades de travail, en la partageant pour une part.

(8) J.-C. BARREAU et D. BARRÉ, *Le prêtre dans la mission*, Paris, Seuil, 1965, p. 90.

(9) R. CRESPIN, *L'originalité de la foi. Nature et expression de l'identité chrétienne*, dans *Lettre aux Communautés*, n° 5, 1966, p. 42.

Le travail

Conditions du travail

La poissonnerie est à douze kilomètres de chez nous. Comme la plupart des ouvriers, j'y allais en mobylette : la pluie m'est devenue familière, je n'ai pas connu le froid.

La moitié des ouvriers de la poissonnerie (une dizaine) viennent toutes les nuits ; leur horaire est très irrégulier : en principe de 17 heures à 3 heures ; en fait ils commencent entre 14 et 17 heures et terminent entre minuit et 6 heures du matin, mais ils ne le savent que la veille. Ils sont libres le samedi et doivent venir un dimanche sur deux vers 20 heures ; leur semaine est de 44 heures.

L'autre moitié vient deux nuits, mercredi et jeudi, ou seulement une nuit, le jeudi, quand les commandes sont les plus nombreuses (le jeudi, six tonnes de poisson ; le Jeudi-Saint, onze tonnes).

Il y a, la nuit, un arrêt d'une heure pendant lequel nous prenons un repas chaud à la cantine. C'est un bon moment pour causer ensemble.

Le travail de nuit est particulièrement fatigant. Il faut vivre en dehors de la vie normale de la plupart des gens : il faut dormir le jour, quand les autres travaillent et font du bruit, et le repos de jour n'est pas le même que celui de la nuit. Ce travail a des répercussions sur la vie familiale ; un camarade n'est resté qu'un mois : sa femme travaillant de 8 à 13 heures, il ne pouvait la voir, en plus du samedi, qu'un quart d'heure par jour. Plusieurs camarades se sont plaints qu'avec ce rythme-là il n'y avait plus aucune soirée, aucune vie familiale possible.

Il arrive même que ceux qui travaillent 10, 12 heures ou plus, et surtout de nuit, n'aient plus

comme préoccupations essentielles que de travailler, manger et dormir.

J'ai senti moi-même la fatigue de ce travail de nuit. Il m'empêchait deux soirs par semaine de rencontrer les gens du quartier. Toutefois cela m'a permis de montrer, tant aux camarades de travail qu'aux gens du quartier, que ce genre de vie, pour un prêtre de paroisse, n'était pas folklorique ni exceptionnel. Je comprends mieux maintenant la cité S.N.C.F. de mon quartier où près de quatre-vingts familles connaissent ce travail de nuit.

Les ouvriers qui font 44 heures par semaines touchent 2,79 F (plus heures supplémentaires), soit environ 650 F par mois.

Ceux qui font une ou deux nuits, ont reçu d'abord 30 F net la nuit (la Sécurité Sociale étant payée); puis la direction est venue en juin nous expliquer qu'elle payerait désormais à l'heure : 3,14 F tout compris (le salaire de base étant de 2,34), qu'elle nous donnerait un panier de nuit de 4,50 F et donc qu'on y gagnerait. Cette disposition lui permet, au moins pour juin et juillet où les commandes sont moins nombreuses, de ne pas embaucher de nouveaux ouvriers : on nous fait partir le mercredi après huit heures de travail et on nous garde le jeudi douze heures au lieu de dix (si nous le voulons, car nous pouvons faire seulement dix-huit heures).

Pour trente-trois nuits de travail, j'ai reçu 1 034,83 F; en enlevant 154 F pour les frais de voyage et de repas, il m'est resté 880,83 F (220 F par mois) que j'ai versés pour la nourriture de l'équipe.

Quand nous serons de nouveau plusieurs prêtres de la paroisse à travailler manuellement, les repas de l'équipe (et ceux des passagers) ne pourront-ils pas progressivement ne dépendre que des salaires venant de notre travail manuel? Il y a là un témoignage important à donner au monde ouvrier : il concerne l'origine et l'utilisation de l'argent par l'Eglise.

Il nous faudrait certainement réfléchir à la possibilité de continuer à donner ce signe en permanence, lorsque un ou plusieurs prêtres quittent l'équipe, d'autres y arrivent.

Concasser la glace (parfois trois ou quatre tonnes dans une nuit) peser le poisson, le mettre en caisse, le couvrir de glace, préparer les expéditions : c'est un travail sale (mais la maison nous habille bien); ça ne sent pas très bon (mais je m'y suis habitué facilement); c'est froid, 0° habituellement. (le surgelé — 24°), mais c'est supportable. Peut-on dire cependant, comme le chef du personnel : « si on leur donnait une prime de froid, psychologiquement ils auraient plus froid; alors on n'en donne pas! »? (En fait, un seul camarade a une prime de froid et un seul une prime de déplacement : pourquoi ces différences?).

C'est un travail à la chaîne. Parfois c'est très calme; mais quand il y a beaucoup de poissons le travail est rapide et fatigant. Il suffit d'un ouvrier à la chaîne pour ennuyer ou aider tout le monde. Je sais maintenant autrement que par ouï-dire ce qu'est le travail à la chaîne, et aussi la fatigue!

Camarades de travail

Ceux qui travaillent toutes les nuits à la poissonnerie sont réellement des ouvriers; ceux qui ne travaillent qu'une ou deux nuits sont surtout des étudiants; ils ont besoin d'argent pour payer une mobylette, l'assurance de leur voiture, une chambre ou leurs études; mais un maraîcher et un maçon se faisaient ainsi un double salaire.

L'ensemble du personnel change très fréquemment à cause des conditions de travail. Les ouvriers sont cependant beaucoup plus stables que les étudiants; ce sont eux surtout qui constituent le milieu de travail. Entre mars et juillet, j'ai connu plus de cinquante camarades de travail;

fin juillet, trois seulement étaient là depuis plus longtemps que moi.

Ce sont surtout des jeunes de dix-huit à vingt-trois ans ; quelques-uns plus âgés sont mariés ; ils n'ont aucune spécialité particulière et ne peuvent guère espérer de promotion.

Sans savoir qui j'étais, mes camarades m'ont appris simplement le travail de poissonnier : ils sont venus m'aider quand les limandes passaient par-dessus bord ; même quand ils ont su que j'étais prêtre, ils n'ont pas eu de parole désagréable pour moi et sont venus au bar avec moi le matin de mon départ.

Il y avait avec nous trois camarades noirs, qui avaient souvent froid aux mains ; le chef d'équipe les mettait aux endroits les moins froids et personne n'a jamais protesté. L'un d'eux ayant eu de graves difficultés avec son frère, ils m'ont chargé de voir comment ça allait, ne lui ont fait aucune allusion, ont été très chics envers lui et sont même venus huit pour son mariage, après lui avoir fait un cadeau (10).

Une nuit, un patron que l'on ne voit pas habituellement à la poissonnerie vient, sous mon nez, renifler des maquereaux pour voir s'ils sont frais. Il passe devant nous, à côté de nous, sans un bonjour, sans un regard. Ça fait quelque chose de voir qu'un ouvrier peut être moins bien considéré que l'objet de son travail. Pour moi qui suis habituellement bien traité (et considéré à la paroisse comme un notable) ça m'a fait quelque chose personnellement !

L'ensemble des services de la maison comprend 250 ouvriers et ouvrières, dont une cinquantaine

(10) « J'ai découvert des choses simples : ce verre pris avec un camarade de travail ; ce coup de main discret de l'un d'eux au moment du « coup de feu », des livraisons urgentes ; cette cigarette longtemps conservée que vous donne cette petite vieille du 5^e étage ; ce ne sont plus des floretti, mais des réalités ». (Inédit).

« Très vite je me suis senti à l'aise : j'ai été bien accueilli par le petit vieux qui m'a tout appris ; François m'a prêté sa pelle neuve et partagé son litre de vin blanc ; Jacques, sans me connaître, m'invite à prendre un rhum ». (Inédit).

d'ouvriers la nuit. Les poissonniers discutent souvent de leur travail, mais en raison de la mobilité constante du personnel, peu sont syndiqués. Il existe un seul syndicat : la C.G.T., auquel adhèrent trente ouvriers et ouvrières. D'après une déléguée du personnel, il n'est jamais question des poissonniers aux réunions : on ignore leur vie ; on sait seulement que « c'est froid, sale et que ça sent mauvais ».

On a parlé trois ou quatre fois du syndicat. Certains sont contre parce qu'ils prétendent que les délégués sont plutôt délégués de la Direction que du Personnel. Une fois il a été question de la convention collective : y en avait-il une ou non ? Un ouvrier voulait aller la demander au patron ; mais finalement nous avons pensé préférable d'en parler aux délégués.

Si j'avais davantage pris part à la conversation, les camarades m'auraient vite chargé d'y donner suite. Il m'a semblé plus honnête de réfléchir avec eux, sans prendre d'initiative à leur place.

Interrogations

Lorsque le patron m'a reçu en mars, il m'a précisé : « Quand le chef du personnel m'a dit que vous étiez prêtre, je lui ai répondu que je n'y voyais aucun inconvénient : je suis catholique pratiquant ; je ne vois pas de difficultés à voir un prêtre ici, puisque j'en vois un à l'Eglise... Je viens d'ailleurs de lire un livre très intéressant *Les Nouveaux Prêtres* ». L'accueil fut très sympathique ; mais il me dit aussi que je ne viens « évidemment pas mettre la révolution » et que je dois « faire attention aux caisses qui coûtent cher ». Ce patron salue habituellement tous ses ouvriers et leur parle (ce qui est très important) ; mais dans les réunions syndicales, on me dit qu'il argue du fait qu'il est proche de ses ouvriers pour dire qu'il n'y a pas de problèmes sociaux dans son entreprise.

Plus tard un autre patron, chrétien également, me précisera en m'embauchant : « ici, il n'y a pas de syndicat, il ne faut pas qu'il y en ait ; il n'y a pas d'esprit syndical et il n'en faut pas : l'esprit syndical, c'est la pire des choses... ». Après 38 heures de travail, on me licenciera. On avait peur que « je f. la révolution, que je fonde un syndicat » (11).

Il est évident que des chrétiens regardent la même réalité ouvrière de manière fort différente, selon qu'ils sont patrons ou ouvriers. Dans un Secteur de mission ouvrière il me semble important que puissent exister en même temps, pour l'évangélisation même du monde ouvrier et des autres milieux sociaux, l'A.C.O., l'A.C.I., le M.C.C. Je suis moi-même aumônier d'équipes A.C.O. et A.C.I. ; le fait de travailler manuellement à temps partiel m'aide certainement beaucoup à assumer ces deux tâches pourtant bien différentes.

Autre interrogation : lorsqu'un ouvrier parle de travail, il parle évidemment de travail manuel : il ne lui viendrait pas à l'idée de dire à quelqu'un « quel travail manuel fais-tu ? ». Aussi des ouvriers qui nous demandent, à nous prêtres, si nous travaillons ne pensent pas, habituellement au moins, nous faire injure.

Et pourtant, avant de travailler manuellement, j'étais gêné quand des ouvriers me posaient cette question ; de même lorsqu'on parle de « prêtre au travail » avec des prêtres, certains se sentent plus ou moins mis en accusation : « et nous, alors, on ne fait rien ? » disent-ils.

Il est difficile et même impossible à tel camarade poissonnier, alors que d'autres le peuvent,

(11) Mgr Gouyon, archevêque de Rennes, écrivait récemment à l'occasion du licenciement d'un délégué syndical chez Citroën : « Leur droit de s'exprimer, les travailleurs l'exercent en particulier par leurs syndicats. Leur association légitime est leur seule force ; ce droit à la liberté syndicale est un droit essentiel de l'homme. Il est reconnu par les lois ; il est affirmé par l'Eglise ».

de percevoir ce que peut être un travail intellectuel ; quand j'essaie d'expliquer, à lui qui est incroyant, ce qu'est le travail pastoral, cela lui devient tout à fait hermétique : c'est en dehors de ses préoccupations ; c'en est tellement loin qu'il ne voit même pas ce que cela peut être. De là il n'y a qu'un pas à faire pour en conclure que le prêtre « fait la messe et c'est tout », qu'il a « un petit travail pas trop fatigant », que le travail manuel « c'est plus fatigant que le bénié »... Et combien même de chrétiens ignorent eux-mêmes ce que peuvent faire les prêtres !

Inversement, je ne peux pas dire que je connais profondément, de l'intérieur, le travail manuel ; encore moins le monde ouvrier. J'ai seulement commencé à expérimenter la fatigue du travailleur manuel ; avant, j'en avais entendu parler : sans doute le travail n'est-il pas la seule dimension d'un homme, mais il marque trop la vie réelle des gens pour qu'on puisse faire une évangélisation sérieuse sans tenir compte de cette réalité.

Je n'ai pas à avoir le mythe du travail manuel ; le travail intellectuel, le travail des employés et des cadres, le travail des patrons, le travail pastoral sont aussi d'autres formes de travail.

Cependant il y a de grandes différences, tant au point de vue structurel que culturel, entre les ouvriers qui exercent un métier manuel et les hommes qui exercent une profession libérale : j'ai constaté depuis quatre mois que la manière ordinaire de faire le travail paroissial rendait les prêtres plus proches des derniers que des premiers, et que le travail manuel à temps partiel modifiait très nettement, dans notre équipe, cet équilibre.

La femme, le mariage et le célibat, la famille

Un sujet fréquent de conversation (il n'est pas réservé qu'aux poissonniers), c'est « la femme », instrument de plaisir pour l'homme, dont « on ne peut se passer », parce qu'on « n'est pas en bois ». Un camarade, non marié, porte même une alliance : « ça attire davantage les femmes ».

Au travail il est tellement question de « la » femme, qu'il n'a presque jamais été question de « leur » femme, ni de « leur » fiancée. Tout ce qui se dit ainsi quotidiennement influence à la longue le fond de la personne ; même si c'est extérieur, ça marque certainement. Cependant « leur » fiancée ou « leur » femme n'est pas pour eux la même chose que « la » femme, il y a là une valeur à laquelle je demeure attentif.

Prêtre de paroisse, chargé de préparer des fiancés au mariage, lorsque je compare ce que j'entends au travail et ce que j'entends ou dis à la cure, ou au C.P.M., je me dis que nous parlons très souvent un langage parfaitement incompréhensible. Ce sont deux mondes totalement différents (12).

Un de mes camarades s'est marié à l'Eglise : connaissant ce qu'il entendait et disait, j'ai été très content de n'avoir pas moi-même à le préparer ni à faire une session de C.P.M. où il aurait été présent. Cependant, je reconnais que mon attitude est négative. Pour que mon travail manuel ait une répercussion sur les structures paroissiales, pour qu'il soit une manière plus évangélique et plus adaptée d'assumer la responsabilité pastorale, il me faut chercher personnellement, en équipe et avec le C.P.M., un langage qui ne

(12) « J'ai l'impression que sur cent mots religieux, il y en a 80 qui étaient ignorés ; quant aux 20 autres, ils ont acquis un sens différent de celui qui leur est donné dans l'Eglise ». A. ANCEL, *Cinq ans avec les ouvriers*.

soit pas ridicule mais audible, qui puisse donner, d'une manière sérieuse et compréhensible, un vrai visage de l'amour (13) qui corresponde au meilleur de l'amour des hommes.

Nous parlons souvent du célibat des prêtres : que le prêtre ne soit pas marié « ça n'est pas possible » ; « on en connaît un qui... ». J'ai eu sur ce point deux longues conversations.

La première fois, avec six ou sept camarades, j'ai répondu qu'il ne fallait pas exagérer, que ça devait être possible de vivre en n'étant pas marié puisque je vivais comme ça. J'ai simplement ajouté que c'était pour être plus libre, pour être plus au service de l'ensemble des gens (je n'ai pas cru pouvoir donner une raison plus profonde, plus vraie et plus religieuse).

La seconde fois, dans une autre circonstance, le dialogue est allé plus loin : voici à peu près ce que j'ai expliqué à quatre camarades :

- Tout d'abord, il n'y a aucune opposition entre le mariage et le sacerdoce : tous les deux sont des sacrements, institués par Jésus-Christ ; le prêtre qui ne se marie pas ne méprise pas le mariage, mais c'est une autre manière de se situer.

- Je sais bien aussi que beaucoup de gens ne croient pas que les prêtres ne soient pas mariés (on dit qu'« ils font les choses en dessous »). Quand on connaît un prêtre qui vit ou part avec une femme, il ne faut pas généraliser et dire que tous les prêtres vivent avec des femmes ; c'est comme si on disait que, parce qu'une femme a trompé son mari, toutes les femmes trompent leur mari.

- La raison profonde de cette situation pour le prêtre, c'est une raison religieuse. Ça ne peut

(13) Dans notre doyenné qui compte près de 72 000 habitants, prêtres et laïcs nous essayons de faire au moins deux soirées pour tous les fiancés, surtout pour ceux qui sont du monde ouvrier ou loin de l'Eglise ; nous nous efforçons alors de conduire le dialogue avec un « esprit catéchuménal ».

se comprendre que si on est croyant : le prêtre qui ne se marie pas et qui est fidèle à son sacerdoce veut montrer par là que si la femme complète l'homme (et c'est vrai, et c'est bien), Dieu aussi complète l'homme. C'est d'ailleurs une manière de le montrer, car on pourrait le montrer autrement, et c'est ce que font les prêtres de l'Église catholique orientale dont un certain nombre sont mariés. Seulement, celui pour qui Dieu n'est rien, trouve que ça n'a aucun sens ; moi, je trouve que ça a un sens ; on peut ne pas être d'accord ; mais ça veut quand même dire quelque chose.

À la poissonnerie, mes camarades parlent peu de « leur » femme : ils n'en parlent pas comme de « la » femme ; il est sûr qu'ils tiennent à ce qu'elle leur soit fidèle (même si certains n'envisagent pas la fidélité pour les hommes de la même manière : « pour nous, c'est pas pareil ») ; certains voient même dans l'infidélité une cause automatique de divorce. Un camarade m'a finalement invité chez lui pour faire connaissance « avec le petit et la bourgeoise » ; « tu viendras quand j'y serai », m'a-t-il dit : c'est que « leur » femme fait partie de leur vie privée.

Je n'ai pu m'empêcher de penser aux nombreuses visites que j'ai souvent faites autrefois, et à la signification qu'elles prenaient pour ceux qui sont loin de l'Église ; comme me disait un autre camarade : « les curés vont voir les femmes pendant que les maris sont au travail ».

Autant j'ai été frappé du silence par rapport à « leur » femme, autant ils m'ont parlé, en privé mais pas en public, de leurs enfants. L'un est « tout drôle » depuis la naissance de son premier : c'est quelque chose de tout nouveau, de formidable, qui le dépasse ; il travaille dur, il fait même des heures supplémentaires pour « élever le petit ». Un autre me parle avec beaucoup d'affection de ses trois gosses ; il ne peut pas les élever avec son salaire ; il n'est pas

du tout d'accord avec un voisin qui veut faire disparaître les enfants difformes : « tu dis ça, toi, parce que tu n'en as pas ; mais on ne peut pas tuer un enfant ; quand tu en as un et que tu l'as vu, ça te fait quelque chose ».

Un troisième me parle de ses filles qui passent des examens. Un quatrième me raconte souvent comment il va voir son fils en rentrant à cinq heures du matin, lui remet les couvertures, l'embrasse, le conduit à l'école le samedi après-midi et souffre de ne pas le voir plus souvent.

Un autre encore, en instance de divorce, me confie plusieurs fois sa souffrance terrible de ne plus revoir son fils : « elle est partie avec mon gosse... C'est mon gosse qui m'a dit : dis papa, quand tu étais à l'hôpital, tu sais le voisin, il est venu coucher avec maman »... J'ai écrit au Procureur de la République qui va envoyer la lettre à la gendarmerie et les gendarmes vont lui courir après ; ils la feront comparaître ; elle aura tous les torts ; moi, je veux récupérer mon gosse... Elle, je ne veux plus la revoir, mais mon petit, c'est terrible : depuis quinze jours, (depuis trois semaines), je ne l'ai pas revu ; et tous les jours, je vois un petit voisin, qui a le même âge que mon fils et avec qui il s'amusait ; quand je le vois, je deviens jaloux, c'est terrible... (et, avant que je parte, il ajoute) je suis malade ; ça me mine ; je ne peux plus supporter ça ; ça fait deux mois que je n'ai pas revu mon fils... et l'avocat me dit qu'ils sont partis en vacances... rien avant septembre ».

Mes camarades m'ont ainsi révélé beaucoup plus profondément cette valeur qu'ils vivent intensément. Il y a là une richesse extraordinaire, dont je m'efforce de tenir compte lors des préparations au baptême, et lorsque les parents font eux-mêmes le catéchisme à leur enfant (et pour les enterrements d'enfants, ne pas chanter trop vite la joie des anges !).

Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise

La foi

Pour la plupart de mes camarades de travail, leur vie réelle, c'est le travail, la femme, leur famille, les loisirs ; mais Dieu, le Christ, l'Eglise, apparemment au moins, sont parfaitement étrangers à celle-ci, en dehors de leurs préoccupations ordinaires.

Leur vie réelle semble se suffire à elle-même : aucun lien entre l'humain et la foi. Dieu ne manque pas. Mes camarades non-croyants ne semblent pas plus malheureux que moi croyant ; Dieu ne paraît pas utile à l'homme. On n'est pas contre Dieu, ni contre Jésus-Christ, on est indifférent. Dieu et Jésus-Christ n'ont plus de visage (14).

Par contre, l'église, les curés, les religieuses, les chrétiens, toutes ces réalités ont un visage pour eux ; elles veulent dire quelque chose.

Le "curé" et le travail

Le curé « fait la Messe et c'est tout » (donc un petit travail pas fatigant). Plus que des discours sur le travail pastoral du prêtre, ce sont les actes qu'ils prennent au sérieux.

Le fait qu'il y ait eu avec ces hommes un prêtre qui travaillait comme eux, la nuit, dans la glace et la saleté, ça a fait un choc : ça a d'abord été une énorme surprise ; ils ne voulaient pas croire que j'étais prêtre : « t'es un vrai curé ? », « tu fais la Messe ? », « où elle est

(14) Contributions personnelles à la recherche commune, dans *Lettre aux Communautés*, n° 5, 1966, p. 13 à 39.

ton Eglise ? », tellement c'était impensable pour eux qu'un prêtre puisse « travailler » (15).

Ensuite, ils m'ont accepté comme l'un d'entre eux. Ils ont respecté le prêtre, chacun à leur manière. L'un d'eux apprenant que j'étais prêtre, me dit « il n'y a pas de sot métier » ; un autre me défend contre un voisin qui dit être athée et ne pas aimer les curés : « qu'est-ce que ça peut te faire à toi qu'il soit curé, plâtrier ou menuisier ? ». La dimension religieuse n'est pas perçue, mais la liberté religieuse est respectée.

Le curé et l'argent

Le curé a une église (car la religion, ça se passe dans les églises, mais pas dans la vie) ; il gagne beaucoup d'argent en ne faisant pas grand'chose et en peu de temps : « moi, dit un copain, j'ai fait baptiser ma gosse : pour une petite demi-heure, le curé m'a pris 3 000 F (anciens) ».

C'est là que j'ai réellement compris ce que représente l'argent pour un ouvrier, et comment il considère l'Eglise. Pour le baptême, 3 000 F ça fait une petite demi-heure de travail pas fatigant dans une église propre et avec un curé bien habillé ; pour les poissonniers, 3 000 F ça fait dix heures de travail, la nuit, dans la saleté, l'humidité et le froid. Dans de semblables conditions, parler de l'Eglise des pauvres, c'est tout simplement ridicule : pour l'ouvrier, l'Eglise a un visage riche.

Evidemment, à l'Eglise, on ne compte pas les sacrements en heures de travail ! Mais comment un ouvrier non-croyant peut-il compter, sinon en

(15) « Parce qu'il s'agit de prêtres de paroisse, c'est-à-dire de ceux qui sont les « curés » sous la forme où le monde ouvrier les a toujours connus, le travail à temps partiel peut représenter une volonté de l'Eglise de remettre ses méthodes en question et de les changer dans ce qu'elles ont de plus traditionnel et de collectif ». (Inédit).

heures ? Un médecin non croyant, qui touche douze ou quinze francs pour une visite d'un quart d'heure ne peut pas avoir la même attitude qu'un ouvrier par rapport aux « richesses » et aux « tarifs » de l'Eglise. Il est certain que le travail manuel nous rend plus attentifs, en équipe, au visage pauvre ou riche que donnent, surtout pour les ouvriers, l'Eglise et les structures paroissiales.

Lorsqu'il a su que j'étais prêtre l'un de mes camarades m'a tout de suite demandé : « qu'est-ce que tu vas faire de ton argent ? » — « Je vais le partager en équipe parce qu'on est plusieurs ; on achètera de quoi manger pour tous ». La réponse a été immédiate : « c'est pas juste ; les autres, ils ne foutent rien et ils vont te bouffer ton argent ». Deux sentiments s'exprimaient là : un désir de justice, et l'impression que le prêtre ne fait rien.

Autre fait, un copain en instance de divorce s'approche de moi et me dit : « j'ai trouvé une petite amie. Est-ce que je peux me remarier à l'Eglise ? je le voudrais bien ». — « Eh non, ce n'est pas possible, puisque tu as déjà été marié une fois ». Il s'approche alors un peu plus près : « et en payant ? » (cette phrase me fait mal) ; il ajoute aussitôt : « il y a bien eu une Italienne qui faisait du théâtre, qui n'a pas pu se marier en Italie, mais qui a pu en France ». Pour cet homme, c'est évident, l'Eglise accepte divorce et remariage lorsqu'on paye assez cher.

Le curé hors de l'Eglise

J'avais dit à un camarade que j'étais curé ; il m'avait répondu : « ah, t'es curé ? Eh ! y a pas de sot métier ! t'es comme les prêtres-ouvriers ?... ». Un nuit il s'approche et me dit : « tu sais, j'te dis ça à toi ; eux, ils ne savent pas. J'ai joué la Passion plus de vingt-cinq fois ; et tu n'sais pas qui je faisais : je faisais Jésus-Christ. C'était des sorties formidables, et

l'abbé il était avec nous... Moi, je connais les prêtres. Il disait souvent : « hors de l'Eglise, pas de salut ». Et c'était vrai, à l'Eglise il faisait bien son travail : mais quand il était avec nous, il était comme nous : il venait au bistrot avec nous et il racontait des histoires sur les femmes comme nous ; hors de l'Eglise, pas de salut : ça c'était vrai ; en dehors de l'Eglise, il n'était plus du tout question de salut ».

Le fait d'avoir joué Jésus-Christ au moins vingt-cinq fois lui donnait une certaine familiarité avec Jésus-Christ ; il faisait rire souvent les copains « Jésus-Christ disait à ses disciples : si vous n'avez pas de tabac, pas besoin de pipe ».

Ce camarade m'a fait beaucoup réfléchir. Il ne suffit pas pour le prêtre d'être avec eux. Sans doute est-il nécessaire d'être présent aux hommes ; mais n'importe quelle présence de prêtre n'est pas automatiquement signe de Dieu, du Christ et de l'Eglise. Il s'agit d'être avec eux en étant réellement prêtre (16).

Ceci est vrai pour le prêtre au travail manuel, mais aussi pour le prêtre qui sort avec des jeunes, qui est présent dans les loisirs, ou qui est professeur...

Le prêtre et les autres prêtres

Deux fois j'ai senti que je risquais de me désolidariser de l'équipe, des autres prêtres et de l'Eglise, en me taisant ; et que je devais intervenir pour donner des explications.

Mes camarades n'ont pas trouvé juste que mon salaire serve à la nourriture des autres prêtres de l'équipe. J'ai essayé de leur expliquer que je ne suis pas seul : je suis dans une équipe de prêtres ; on ne peut pas tous faire

(16) La « présence sacerdotale » ne s'épuise pas dans un simple « être là » ou « être avec », si vertueux ou spirituel soit-il : elle tend essentiellement à œuvrer pour le Royaume : R. SALAÜN et E. MARCUS, dans *Qu'est-ce qu'un prêtre ?* Paris, Seuil, 1968, p. 163.

la même chose ; on est responsable d'un grand quartier (plus de 15 000 habitants), si je peux être ici maintenant, c'est parce que les autres sont restés là-bas. Il y en a aussi deux autres qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas manuellement travaillent aussi quand même ; et j'ai alors essayé de dire ce que pouvait être le travail pastoral, non seulement de l'équipe, mais des autres prêtres (voilà une entreprise très difficile !) ; j'ai bien conscience d'avoir parlé hébreu. « Dans le foyer la femme ne fait pas le même travail que le mari, mais vous apportez votre argent pour tout le monde ; pour moi, c'est pareil ! ».

Autre explication : avant le mariage d'un de mes camarades poissonniers, je suis allé voir le père curé de la paroisse où il devait être célébré. Je savais que ce camarade noir avait des difficultés tant dans sa famille que dans celle de ses futurs beaux-parents (ils refusaient de venir au mariage). Pour bien montrer que lui, noir, ne « méprisait » pas sa fiancée blanche, il a choisi « la plus belle église de la ville », où il a d'ailleurs été fort bien reçu, « le curé ne m'a rien demandé, me dit-il, mais je lui donnerai quelque chose ». J'explique au père curé que je souhaiterais bien que le visage de l'Eglise soit sympathique et que mes camarades poissonniers puissent rencontrer la même Eglise à la paroisse et au travail ; il me montre alors le petit autel de la Vierge où doit avoir lieu le mariage : « c'est plus intime », me dit-il ; puis très compréhensif il ajoute : « étant donnée la situation, il vaudrait peut-être mieux le faire au maître-autel ». C'était aussi mon avis : je ne vois pas mes huit camarades remonter la grande allée de l'église, passer devant le beau maître-autel pour aboutir finalement dans un coin calme et retiré. Les gens n'auraient-ils pas pensé que les fiancés n'avaient pas payé assez cher ? Mon camarade n'aurait-il pas pensé que l'Eglise, elle aussi, était raciste ?

Cette interprétation n'est pas exagérée : un

de mes nouveaux camarades de travail s'est lui aussi marié dans cette église il y a quelques années : « j'ai été marié à la petite chapelle de la Vierge et pas au grand autel ; j'ai été humilié, humilié, tu ne peux pas savoir combien, et ma femme aussi, parce qu'on était pauvre et qu'on n'avait rien au début de notre mariage ; je lui ai dit au Curé : « je ne savais pas que votre Bon-Dieu coûtait plus cher que la Vierge ».

Prêtres de paroisse, travaillant manuellement à temps partiel ou non, aumôniers et prêtres au travail, nous sommes tous responsables du visage de la même Eglise (17).

Les religieuses

Si certains camarades pensent que les religieuses « vivent avec les curés », d'autres se demandent « à quoi elles servent dans les couvents ». L'un d'eux en a connues « qui étaient bien ; on travaillait comme maçon chez des religieuses et il y en avait une qui nous offrait toujours du café ». Pour un autre, son petit qui va à l'école pour la première fois le lendemain n'aura pas peur parce qu'il a eu l'habitude d'être « gardé pendant deux ans par des religieuses qui étaient bien ». « J'en connais une religieuse ; elle est très sympathique ; elle m'a rendu un fameux service en débrouillant une affaire compliquée pour ma belle-mère ».

Je n'ai pas pu (ou pas su) expliquer le sens profond de la vie religieuse, mais des camarades ont été sensibles à « l'humanité » et à certaines formes de travail des religieuses, comme infirmière, assistante sociale, travailleuse familiale. Pour eux : prêtres, religieuses et laïcs

(17) « Il est essentiel que tous les prêtres, diocésains aussi bien que religieux, s'aident entre eux et travaillent toujours ensemble à l'œuvre de la vérité. Chaque membre de ce presbyterium noue avec les autres des liens particuliers de charité apostolique, de ministère et de fraternité ». *Décret sur le ministère et la vie des prêtres*, n. 8.

constituent un même visage de l'Eglise ; il dépend de nous pour une part que celui-ci les conduise à découvrir Jésus-Christ.

Les chrétiens

« Tous les chrétiens folkloriques qui demandent le baptême et le mariage et qui ne croient à rien du tout, ça m'écoeure », m'a affirmé un camarade. J'ai d'abord reconnu avec lui qu'il y avait là une part de vrai, c'est pourquoi nous faisons actuellement à la paroisse des réunions de préparation au baptême et au mariage. J'ai aussi précisé : « tu exagères ; il y a quand même

un certain nombre de chrétiens qui travaillent pour qu'il y ait plus de justice, de solidarité, de fraternité et de liberté dans le monde, et qui croient en Dieu d'une manière sérieuse... Ainsi, avant de venir au travail, j'ai passé une heure avec un militant ouvrier : il travaille parfois juste en face de nous à la poissonnerie ; c'est un chrétien, il est délégué C.G.T. Nous avons préparé une réunion avec d'autres ouvriers chrétiens, parmi lesquels plusieurs sont militants syndicalistes C.G.T. et C.F.D.T. ».

C'est ainsi que quelques temps plus tard j'ai fait un sermon sur ce sujet : pour mes camarades de travail, les chrétiens pratiquants sont des signes ou des contre-signes de l'Eglise.

IV. Mon travail manuel et sa répercussion sur les tâches de l'équipe

Comment être prêtre en mettant du poisson dans des caisses ?...

En pilant la glace, en emballant le poisson... plusieurs fois je me suis dit que j'étais prêtre et que mon sacerdoce devait s'exprimer dans ma vie quotidienne. Le soir du Jeudi-Saint, passé au poisson pendant que l'équipe concélébrait, m'a encore mieux posé la question.

Comme pour tout chrétien, toutes mes activités temporelles doivent être « selon le Christ » et « à la gloire du Créateur et Rédempteur » ; elles doivent devenir « offrandes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 P 2,5) ; et dans la célébration eucharistique ces offrandes rejoignent l'oblation du Corps du Seigneur pour être offertes en toute piété au Père » (18).

Comme saint Paul, j'ai à être « ministre » (représentant, serviteur, en service pour...) du Christ Jésus auprès des païens, et cela directement, pour qu'ils deviennent (et moi avec eux) une offrande agréable à Dieu (Rm 15,16).

Plusieurs fois, au poisson, j'ai dit la prière d'offrande de la messe « Reçois, Père saint, ... pour tous ceux qui sont autour de moi » ; c'est relié à tous mes camarades de travail que je célèbre désormais la messe, pour que leur vie soit agréable à Dieu. Sacerdoce, évangélisation, eucharistie : ces trois réalités m'apparaissent profondément liées (19).

Le passage du Décret sur le ministère et la vie des prêtres qui caractérise les diverses formes d'envoi du prêtre m'aide beaucoup à situer cette

(19) « Il est nécessaire que celui qui célèbre l'Eucharistie (ou y participe) donne une dimension missionnaire à sa vie (...). Il est nécessaire, en sens inverse, que le missionnaire donne toute sa place à l'Eucharistie. La mission n'a de sens que polarisée vers elle et commandée par elle ». R. SALAÜN et E. MARCUS, *ibid.*, p. 208.

(18) *Constitution dogmatique sur l'Eglise*, n. 31 et 34.

forme de vie, choisie en équipe pour moi, dans l'unité d'un même ministère (20). Cette relation effective avec les autres prêtres est essentielle.

Je n'avais jamais autant prié le Saint-Esprit qu'en allant au travail en mobylette, ne sachant jamais quel témoignage je pourrais avoir à donner.

En revenant du travail vers trois heures du matin, je reprenais simplement devant le Seigneur quelques faits plus marquants de la nuit, ne pouvant à cette heure faire de grandes prières ; j'ai même redécouvert ainsi le « Je vous salue, Marie », qui aide bien quand on est trop fatigué (21).

Le travail manuel est devenu pour moi un appel constant à une prière renouvelée et sérieuse.

A la paroisse, je fais autrement ce que j'ai à faire

Ce travail manuel ne supprime pas pour autant le travail pastoral habituel ; il est certain que deux jours de moins à la paroisse, cela se sent sérieusement : bien des choses doivent être alors modifiées.

Il est incontestable que le travail manuel du prêtre est considérablement facilité quand on se

(20) « C'est pour coopérer à la même œuvre que tous les prêtres sont envoyés, ceux qui assurent un ministère paroissial ou supra-paroissial, comme ceux qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement, ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière — là où avec l'approbation de l'autorité compétente, ce ministère est jugé opportun — comme ceux qui remplissent d'autres tâches apostoliques ou ordonnées, à l'apostolat » : *Décret sur le ministère et la vie des prêtres*, n° 8.

(21) « En disant un « Je vous salue Marie » pour le client que je vais rencontrer ou dont je ne trouverai que la bouteille sur le seuil de la porte, je l'associe ainsi à l'Eglise dont je suis le prêtre. C'est une petite façon bien humble de continuer la Messe ». (*Inédit*).

trouve, comme c'est mon cas, dans une équipe qui vit cela depuis longtemps comme une priorité missionnaire essentielle. Ne pourrait-on pas souhaiter qu'il y ait progressivement de nombreux prêtres à exercer leur ministère ordinaire de cette manière ?

L'équipe m'a aidé à toujours considérer comme irremplaçable cette dimension de mon travail pastoral ; je n'ai jamais utilisé autrement les jours prévus pour le travail manuel : c'est une priorité exigeante. Je ne suis plus aussi libre de mon temps. J'ai dû me soumettre à un horaire fixe, même quand j'avais à la paroisse un travail pressé. J'ai parfois envié ceux qui restaient à la paroisse et qui avaient ainsi plus de temps ; alors que lorsque je ne travaillais pas manuellement, il m'arrivait d'envier ceux qui avaient « la chance » de rencontrer ainsi les incroyants !

Le quartier a été beaucoup moins visité. Mes nombreuses visites sont surtout antérieures à mon entrée au travail manuel ; le travail de nuit est d'ailleurs un handicap sérieux sur ce point. Cependant la qualité des dialogues me semble bien différente du fait de ce travail manuel : ça accroche davantage avec la vie.

J'ai moins rencontré les prêtres, pourtant cela me paraît important, car ce sont surtout les prêtres qui font évoluer ou non les paroisses. Si nous n'y prenions garde, des prêtres travaillant à temps partiel (et même les prêtres au travail) risqueraient facilement de ne plus avoir de relation avec les autres prêtres de paroisse ; ils seraient peut-être même alors d'autant plus admirés qu'ils n'auraient aucune influence sur la modification des signes donnés aux non-chrétiens par les différentes activités des chrétiens (notamment les activités paroissiales) (22).

(22) « L'ensemble des prêtres nous semblent concernés par l'effort d'évangélisation du monde ouvrier. Ce serait trop simple d'en laisser le soin aux spécialistes que seraient les prêtres au travail ». *Documents A. C. O.*, décembre 1966.

Cependant j'ai pu établir de nouveaux liens avec plusieurs prêtres, grâce à des camarades de travail qui m'ont parlé de telle ou telle paroisse dans laquelle ils sont allés pour un baptême, un mariage, un enterrement, le catéchisme, etc.

J'ai passé beaucoup moins de temps pour préparer les réunions de catéchèse (23) (dont les horaires ont été souvent bouleversés). Cela se fait désormais conjointement avec des religieuses et des laïcs.

J'ai certainement passé moins de temps à la préparation des réunions d'A.C.O. et d'A.C.I., et au dialogue avec certains militants ; par ailleurs, je commence à mieux comprendre de l'intérieur ce qu'ils vivent, ce qui me permet d'assumer plus sérieusement ma tâche d'aumônier. Je prends aujourd'hui à mon compte ce qu'écrivait à ce sujet, il y a quelques années, un prêtre de l'équipe où j'étais autrefois :

« Aumônier de secteur d'A.C.O., ma place s'est modifiée dans les équipes : les laïcs ont pris en charge mon travail, mon milieu ; ils m'ont provoqué à faire révision de vie : c'est un apprentissage pour le prêtre que de rendre compte aux militants de sa vie de travail ! D'un autre côté, ma participation au travail m'a rendu plus proche d'eux pour découvrir les appels du Seigneur dans leur vie, plus apte à comprendre leurs difficultés religieuses, pour chercher avec eux comment témoigner de Jésus-Christ » (24).

Il s'agit pour moi d'acquérir, de passer d'un esprit « clérical » à un esprit « catéchuménal ».

(23) La catéchèse fait partie de mes principales activités pastorales, notamment à l'occasion des réunions de parents qui font eux-mêmes le catéchisme à leur enfant de huit ans (Lire sur ce sujet : *Catéchisme à leur les parents* et *Chemineurs de parents*, dans *Catéchèse* n° 25, pages 467-491 et 451-465) ; à l'occasion des réunions de catéchistes qui suivent ces parents, et de celles de préparation au mariage.

(24) *Brèves notes sur une année de travail « à temps limité »*, dans *Lettre aux communautés*, n° 5, 1965, p. 53-45.

Avant d'aller travailler manuellement, j'allais presque tous les lundis travailler intellectuellement au Grand Séminaire ; mes visites se sont espacées depuis... ; actuellement j'y retourne une journée tous les quinze jours ; j'en ai besoin, tant pour mon ressourcement personnel qu'en raison du sérieux de mes relations avec les non-croyants et des exigences qu'elles provoquent dans ma conscience pour expliciter ma foi.

En équipe, un seul travail pastoral

Le travail à temps partiel est l'expression de la recherche de toute l'équipe. C'est pourquoi les lignes qui suivent et concluent ma révision de vie ne sont plus de moi, mais d'un autre prêtre de l'équipe. Celui-ci résume ici brièvement notre pensée commune sur toute cette recherche.

Le désir que des membres de l'équipe recherchent une situation de travail à temps partiel est d'abord l'expression d'un souci de l'équipe, authentifié par l'Eglise : c'est le souci de rencontrer le monde d'une façon plus intérieure et fraternelle (tout particulièrement le monde du travail) ; c'est une volonté de rencontre et de partage, même si ce partage est très limité.

Le travail à temps partiel s'inscrit dans toute une gamme de recherches ; il n'est pas d'abord un ministère supplémentaire, mais une façon nouvelle de vivre le ministère pastoral : celle-ci marque très vite l'équipe.

Cette forme de vie accroît dans l'équipe l'attention à la vie ordinaire des hommes. Il est certain que d'entendre l'un de nous parler des détails de son travail et de ses contacts avec ses camarades de travail nous marque peu à peu.

Nous étions déjà habitués à écouter dans les rencontres avec les gens, ou dans les rencontres

d'Action catholique, les multiples petits faits de la vie ouvrière, à en voir la valeur et l'importance dans la vie des travailleurs comme dans le dessein de Dieu.

A travers la vie de travail de l'un ou l'autre d'entre nous, rien de bien nouveau que nous ne sachions déjà, mais plutôt une façon différente pour notre sacerdoce d'être interpellé par cette vie.

C'est autre chose de saisir la vie ouvrière à travers un membre de l'équipe travaillant à temps partiel, et à travers des militants laïcs. On n'est pas remis en question de la même façon. Ce n'est pas si habituel aux conversations de prêtres entre eux, que ces confidences sur l'odeur des poubelles, l'insécurité des travailleurs occasionnels ou les propos de casse-croûte.

Tout cela nous prépare mieux à accueillir dans l'équipe des séminaristes en stage et à dialoguer avec les prêtres au travail à plein temps dans le secteur missionnaire.

Le travail à temps partiel nous amène à voir différemment notre travail pastoral ordinaire. Nous sommes provoqués, à l'intérieur même de notre équipe, à être encore plus attentifs à la vie réelle des gens, à ses valeurs, à ses difficultés, à son décalage par rapport aux préoccupations « cléricales ».

Le samedi matin par exemple il faut remplacer celui qui travaille lorsqu'il y a un mariage dans son quartier : n'est-ce pas une invitation à le célébrer avec d'autres de façon communautaire ? Le lundi, plus moyen de faire une journée d'équipe : il faut modifier notre rythme, etc. Souvent ces allègements nécessaires obligent à réenvisager la répartition de nos activités, à travailler davantage en équipe, aller à l'essentiel, à mieux coordonner certaines de nos tâches avec celles des religieuses et des laïcs,

Combien de fois, lorsque celui qui travaille revient à la maison, notre conversation n'a-t-elle pas changé d'orientation pour être accueillante à ce qu'il venait de vivre. Les rouages paroissiaux apparaissent moins comme des « en-soi » à figoler, mais sont mieux resitués dans l'effort essentiel qui est celui de la présence de l'Eglise au monde.

Le travail à temps partiel est un appel à partager la vie des hommes de notre temps. Même si un seul prêtre vit ainsi dans l'équipe, cela apparaît comme une recherche de tous : très vite les gens en créditent toute l'équipe. Il y a un préjugé favorable de proximité qui s'établit dans la mentalité populaire.

On peut même dire que le travail à temps partiel est, d'une certaine façon, plus révélateur d'une transformation d'Eglise dans ses structures traditionnelles que celui des prêtres au travail (dont la présence est évidemment nécessaire pour l'évangélisation du monde ouvrier !).

Au delà de notre équipe, ce mode d'insertion pastorale que nous poursuivons ainsi depuis bientôt quatorze ans dans le secteur nous met en relation constante avec d'autres recherches semblables, en régions rurales et dans le Tiers-Monde. Nous sommes ainsi mieux à même de nous référer les uns les autres, dans nos attitudes de foi et nos activités pastorales.

Cette dernière dimension est essentielle. Elle nous rend mieux aptes à percevoir la profondeur et le sérieux des questions universelles posées par l'homme sur lui-même (ces questions qui sont les nôtres), et à porter l'Evangile au cœur même de ces hommes et des sociétés qui les rassemblent.

Culture biblique 1966

Claude Wiéner

**La Bible,
cette année,
dans
la vie de l'Église**

Il me semble (1) que 1965 restera pour les biblistes l'année de la constitution conciliaire sur la révélation. 1966 n'est sans doute pas en mesure de revendiquer un prestige comparable. C'est pourtant une année où plusieurs éléments témoignent d'une présence plus vraie, plus intense, de la Bible dans la vie de l'Église entière.

Parlons d'abord de la **liturgie**. Nous entendons dire que les équipes internationales d'experts du *Consilium* romain finissent de mettre au point le plan des nouvelles lectures de la messe (2) : un cycle de trois ans nous permettra d'entendre le dimanche un ensemble bien plus riche et mieux choisi de textes de l'évangile, des épîtres et de l'Ancien Testament. En attendant, une réforme a été introduite pour les lectures de la messe en semaine ; au lieu du retour monotone des mêmes lectures du « commun », on a désormais au long de l'année une « lecture continue » de l'évangile, des épîtres et des principaux livres de l'Ancien Testament. Il y a là un choix des pages essentielles de la Bible, qui pourrait même fournir à ceux qui ne vont pas à la messe en semaine une lecture biblique quotidienne bien choisie et de longueur raisonnable (3). Tel quel, cet ensemble est provisoire, mais le principe sera maintenu, et le choix des textes élargi et amélioré. En même temps, les évêques français ont voté le principe d'une série de lectures au choix pour les messes (ou liturgies sans messe) de confirmation, mariage et funérailles ; on pourra désormais choisir les lectures suivant les circonstances et le type d'assemblée auquel on aura à faire. Une traduction s'élabore pour ces textes, qui voudrait être accessible aux auditoires peu initiés ou peu cultivés. Bref, la Bible, qui semblait à peine entr'ouverte pour les assemblées de nos

(1) Ce texte reproduit, avec de légères corrections, une Chronique de culture biblique destinée à paraître dans les Cahiers universitaires catholiques. Les Cahiers ont bien voulu nous permettre de la reproduire ici.

(2) Un travail parallèle se poursuit pour le bréviaire. Je crois qu'il aboutira à une vraie lecture biblique nourrissante proposée aux prêtres chaque jour.

(3) Le livre officiel est paru en trois volumes au Centre National de Pastorale Liturgique ; une édition en quatre fascicules pour les fidèles est en cours de publication avec de brèves notices et introductions (Lectionnaire de semaine, coédition Biblica, Brépols, Cerf et autres éditeurs de missels, 1966-67). Je me permets de signaler que j'ai publié quelques réflexions sur ces textes dans La Maison-Dieu, n° 83, 4^e trimestre 1966, pp. 127-138.

églises, s'ouvre à elles plus largement. Peu à peu, la Parole de Dieu se fait entendre...

Se fera-t-elle un jour entendre à tous les chrétiens avec les mêmes mots par-dessus les barrières confessionnelles ? Ce n'est plus impossible, maintenant que l'idée d'une **Traduction œcuménique de la Bible** en français est devenue beaucoup plus qu'un rêve. Au bout de deux ans de labeur acharné, d'échanges, de confrontations, et tout simplement d'amitié, une nombreuse équipe d'exégètes catholiques et protestants nous donne, avec l'**épître aux Romains** (4) un premier échantillon de son travail. Le fait même de cette publication est un grand événement de l'œcuménisme et de la culture biblique, d'autant plus que la traduction est précise et vigoureuse ; plus encore, les notes sont un modèle de netteté, de densité, et surtout d'honnêteté dans la confrontation loyale des hypothèses exégétiques et éventuellement des divergences doctrinales. On n'a pas ici l'œuvre personnelle d'un homme aux idées neuves (ce que le P. Lyonnet nous avait donné pour cette même épître dans la Bible de Jérusalem), mais la loyale mise au point collective du travail accompli jusqu'ici par les uns et les autres. Et c'est une grande joie que l'épître aux Romains, qui fut au départ des conflits de la Réforme, marque aujourd'hui la première étape d'un grand travail d'unité.

Plus individuelle, la recherche de **P. de Beaumont** (5) n'en a pas moins une grande portée pour la connaissance de la Bible et la possibilité offerte à beaucoup d'hommes de s'en nourrir. Consul général de France à Abidjan, l'auteur a travaillé depuis des années à mettre des textes de qualité à la portée d'un public qui commence tout juste à accéder à la culture française. Il ne s'agissait pas de leur parler un français déformé, mais de trouver, avec peu de mots et des tournures simples, une langue pourtant belle et vigoureuse. Et voici qu'aujourd'hui (en liaison d'ailleurs avec l'effort de l'Église en Côte d'Ivoire) cet auteur aborde la Bible. Il a déjà publié des extraits des évangiles, puis un Luc complet. Le technicien peut certes formuler des réticences, surtout à propos du premier volume ; le choix même des textes laisse de côté des éléments essentiels (Jean-Baptiste, l'agonie à Gethsémani, la découverte du tombeau vide) ; on regrettera aussi l'utilisation combinée (toujours si dangereuse) de plusieurs évangiles pour le même épisode, en particulier pour la Passion. Quant à l'évangile de Luc, il est dommage que la traduction comporte quelques coupures. Mais dans l'ensemble, c'est une réussite. On ne peut que se réjouir de voir la parole de Dieu devenir ainsi accessible à de très vastes publics, et spécialement aux plus modestes, à ces « pauvres » à qui l'Évangile est destiné par priorité, et ce sous une forme

(4) *Traduction œcuménique de la Bible, Épître de saint Paul aux Romains, Alliance biblique universelle et éditions du Cerf, Paris, 1967, 112 p.*

(5) P. DE BEAUMONT, *Paroles du Christ et Évangile selon saint Luc, Fayard-Mame, Paris 1966, 96 et 128 p.* Je signale que B. Gouël publie dans *Ecclesia* d'avril 1967 un article sur le travail de P. de Beaumont, qu'il a suivi de près.

Quelques livres sur l'Ancien Testament

qui les simplifie sans doute en sacrifiant certaines nuances, mais sans les trahir. Et ce langage a une fraîcheur, une simplicité, qui sont bien dans la note originelle de l'évangile lui-même. On ne peut qu'attendre avec impatience les volumes suivants, en souhaitant qu'ils soient encore meilleurs que les deux premiers et qu'ils aident bien des gens (et pas seulement en Afrique) à rencontrer le Christ et son message.

Je voudrais signaler enfin sous cette première rubrique que les bibliistes catholiques français ont fondé en 1966 une association professionnelle (A.C.F.E.B. : Association catholique française pour l'étude de la Bible) (6), qui devrait les aider à mieux coordonner leur travail tant sur le plan scientifique que pour leur participation à la vie de l'Eglise (publications pour le grand public, sessions, cours, liaison avec la catéchèse, la liturgie, etc.).

Depuis trois ans, **H. Gaubert** a publié à un rythme assez rapide six volumes de la collection *La Bible dans l'histoire* (7), qu'il présente lui-même ainsi :

« *La suite d'ouvrages que nous présentons peuvent (sic) être considérés comme une collection historique, s'appliquant à mettre en œuvre les méthodes critiques les plus sévères, telles qu'elles sont aujourd'hui admises, voire recommandées, dans les cercles d'études bibliques* » (Isaac, p. 8).

Le propos est séduisant, et l'auteur nous donne une foule de renseignements d'histoire profane et de critique biblique, dans un style généralement alerte et agréable, avec nombre de croquis géographiques ou topographiques clairs et bien faits. Mais il faut bien dire qu'on sent trop que l'auteur n'est pas spécialiste de la Bible, et on n'en finirait pas de relever les inexactitudes ou confusions, ou les manières déroutantes de récuser les résultats les plus certains d'une recherche critique dont on admet ailleurs les données. Pourquoi nier que les doubles viennent d'une juxtaposition de traditions parallèles (*Abraham*, p. 154) ? Pourquoi attribuer sans hésitation à Moïse (et dans une traduction bizarre) un précepte du Deutéronome (*ibid*, p. 158) ? Où se trouve l'examen du texte du Décalogue annoncé (*Moïse*, p. 151) ? Est-il juste de préférer les Chroniques aux livres de Samuel (*David*, p. 207) ? Fallait-il consacrer un volume entier à Salomon (9 chapitres de la Bible) alors qu'on a voulu présenter dans le précédent toute l'histoire des Juges à la mort de David (68 chapitres), ne trouvant ainsi que trente pages à peine à consacrer à la grande histoire de la succession

(6) Le siège de l'Association est 21, rue d'Assas, Paris, 6^e. Secrétaire, P. Grelot.

(7) H. GAUBERT, *Abraham, l'ami de Dieu*, Mame, coll. « *La Bible dans l'histoire* », Paris 1964, 260 p. ; Isaac et Jacob, les élus de Dieu, *ibid.*, 1964, 264 p. ; Moïse face à l'Eternel, *ibid.*, 1965, 266 p. ; David, l'avènement de Jérusalem, *ibid.*, 1965, 256 p. ; Salomon le Magnifique, *ibid.*, 1966, 274 p. *Je n'ai pas eu entre les mains le volume suivant, paru récemment (La ruine du Royaume et la captivité de Babylone). Je cite les premiers avec des titres abrégés facilement reconnaissables.*

de David qui commence avec l'histoire de son péché ? Bref, il me semble ne pouvoir conseiller cette collection qu'à ceux que ne choquent pas trop les imperfections de détail...

En revanche, je ne peux que louer **G. Auzou** pour son cinquième volume (8). Le livre des Juges ne nous attire généralement pas beaucoup, malgré son pittoresque certain. G. Auzou, nous le fait aimer, grâce à une présentation très vivante qui n'a pas peur des titres « accrochants » (« Le lion, le gaucher et le bouvier », « Une chevelure longue chez les incirconcis ») : On découvre à la fois un monde historique bien concret et des leçons de foi valables pour nous : santé et force, sens des pauvres, attachement au Dieu unique, sens du péché et du pardon gratuit du Dieu libérateur, finalement et surtout présence déconcertante mais puissante de l'Esprit de Dieu. Le tout présenté avec une érudition toujours sûre, appuyée sur les études techniques les plus solides, et avec une théologie biblique riche et dense. A elles seules, les pages de l'introduction consacrées à l'étude d'ensemble du thème de l'Esprit dans la Bible (p. 76--128) font de ce volume un grand livre.

C'est un texte bien différent que traduit et commente **Jacques Drouet**, actuellement professeur au lycée de Corbeil, en nous présentant la *Sagesse* (9). Elle n'est peut-être pas moins méconnue du grand public que les Juges, cette méditation grandiose sur Dieu, sur le monde, sur la destinée, sur l'histoire du salut, dont nous pouvons ici découvrir à la fois l'insertion vivante dans un univers passionnant (celui d'Alexandrie au premier siècle avant notre ère) et l'actualité : nous avons bien des choses à retenir de cette réflexion universaliste, qui veut intégrer à la pensée religieuse tous les aspects de la vie d'un monde. Une traduction vigoureuse et originale, avec des trouvailles remarquables, et un commentaire qui la suit pas à pas aide à communier à cette démarche.

Entre ces deux extrêmes que sont aussi bien pour leur date que pour leur genre littéraire, les Juges et la Sagesse, le livre des *Psaumes* nous apparaît comme la prière même du peuple de Dieu en liaison avec toute l'histoire du salut, respiration de l'Eglise à laquelle sans cesse s'alimente sa prière (10). Il faut donc savoir gré à tous ceux qui nous aident à mieux connaître et prier les psaumes, comme le fait **M. Mannati** (11). On ne pourra certes juger son effort que

(8) G. AUZOU, La force de l'Esprit — Etude du livre des Juges. *Edition de l'Orante*, coll. « Connaissance de la Bible ». Paris 1966, 344 p. Rappelons que les quatre premiers volumes de la série sont deux livres généraux d'introduction à la Bible (La Parole de Dieu et La tradition biblique) et deux études des livres de l'Exode (De la servitude au service) et de Josué (Le don d'une conquête).

(9) J. DROUET, Le Livre de la Sagesse, *Mame*, Coll. « Paroles de vie ». Paris, 1966, 160 p.

(10) Notons ici que les nouvelles lectures de semaine dont nous avons parlé plus haut comportent pour chaque jour, après l'épître, un psaume (ou plus précisément quelques versets choisis d'un psaume) qui rétablit dans la liturgie une véritable prière psalmique, que ne représentaient plus guère les anciens graduels du missel.

(11) M. MANNATI, Les Psaumes, 1, *Desclée de Brouwer*, « Cahiers de la Pierre qui Vire », Paris, 1966, 312 p. Ce volume contient les Psaumes 1-31.

quand seront parus ses quatre volumes, dont nous n'avons encore que le premier. Mais déjà son propos est clair. Elle nous offre une traduction qui se veut sémitisante, donc rocailleuse et poétique à la fois. Son commentaire est à la fois scientifique et spirituel. La position de base en est une conception rigoureuse des genres littéraires du psautier : il y a douze catégories de psaumes, et toutes représentent les éléments liturgiques de la célébration d'une fête unique, celle des Tentes : « Tous les psaumes, même ceux d'époque tardive, ont été composés pour la Fête des Tentes » (p. 33), si bien que « tous les psaumes sont cultuels » (p. 39) et que donc « chaque fois qu'un psaume a la forme individuelle, le je représente Israël » (p. 39). Ainsi replacé dans son cadre, chaque psaume est ensuite lu dans une perspective chrétienne indiquée avec discrétion mais aussi avec une netteté qui empêche d'en rester à un point de vue historique : le lecteur est sans cesse invité à devenir un priant. Je suis loin de partager personnellement toutes les positions prises ici : je crois en particulier à la spontanéité de beaucoup de ces prières, et c'est à travers leur humanité que j'aime à y rejoindre les attitudes fondamentales de l'homme devant Dieu. Mais tout chrétien soucieux de mieux prier les psaumes trouvera dans le livre de M. Mannati l'occasion de s'enrichir ; libre à lui de le faire sans adhérer entièrement au côté un peu systématique du travail.

A propos des psaumes, je veux encore signaler un livre tout différent, que certains diront à peine biblique, celui de F. Chalet (12). Un prêtre prie les psaumes au long d'une vie en contact étroit avec des hommes et des femmes de milieu populaire dans les questions personnelles ou collectives de leur existence. Pour eux, dans leur langage, il a « récrit » un certain nombre de psaumes : « cris de détresse », « cris de confiance », « cris de joie », telles sont ses trois parties. Et le psaume, dans ce cadre, vit au milieu de nous ; ce n'est pas une traduction, mais c'est peut-être ce que dirait aujourd'hui l'homme qui a jadis créé le psaume. Voici par exemple ce que devient le début du ps. 126 (vulg. 125) :

Ça y est... nous en sommes sortis... grâce au Seigneur. J'avais l'impression de rêver. Alors... nous nous sommes mis à rire et à chanter.

Les autres disent : « C'est formidable, ce que le Seigneur a fait pour eux ! ». Oui, le Seigneur a été sensationnel avec nous et... nous sommes heureux.

A sa manière, ce livre est, je pense, une très belle initiation aux psaumes.

(12) F. CHALET, Cris d'hommes — Les Psaumes — Essai d'adaptation pour notre temps. Editions Ouvrières, coll. « A pleine vie », Paris, 1968, 144 p. Le livre reprend quarante-trois psaumes, deux cantiques d'Ancien Testament et le Magnificat.

Jé signale qu'on trouvera, dans un style un peu différent, trois « relectures » de psaumes par H. DE JULLIOT dans Bible et Vie Chrétienne, n° 71, p. 80-82.

Le Nouveau Testament et la question du Christ

Si l'on parle du Nouveau Testament, il faut d'abord saluer le petit chef d'œuvre d'**O. Cullmann** (13) ; dans le court espace d'un *Que sais-je ?*, un des très grands biblistes d'aujourd'hui fait le point des questions techniques dont il faut connaître la réponse pour aborder correctement le Nouveau Testament : problèmes textuels, naissance des évangiles, authenticité et date des différents textes. De chaque livre O. Cullmann présente l'intention, le message, la structure. Et pour finir, un chapitre de conclusion sur « l'essence commune de la pensée théologique du Nouveau Testament » donne, en cinq pages qu'il faut avoir lues, une vue d'ensemble : tout est dans la foi au Christ, Seigneur et Fils de Dieu, ressuscité et régnant actuellement sur l'univers. Et l'événement Jésus est le centre d'une histoire du salut dans laquelle nous sommes engagés, idée qui distingue le christianisme des autres religions antiques :

La joie immense et la paix profonde des premiers chrétiens... sont inspirées par la conscience... d'être engagés dans cette histoire particulière, de se trouver dans un même courant avec tout le passé et tout l'avenir. Faisant partie de cette histoire, le temps présent, intermédiaire entre la résurrection du Christ et son retour, prend toute sa signification de temps du Saint-Esprit, de temps de l'Eglise, de temps de la prédication de l'Evangile. Par la foi, l'homme du Nouveau Testament intègre son existence individuelle dans cette histoire, au moment et à l'endroit précis où il a été placé (p. 125).

C'est ce témoignage au Christ centre de l'histoire du salut que veut rendre **J. Jomier** (14) : son livre, paru il y a quatre ans et destiné d'abord aux lecteurs musulmans au milieu desquels vit l'auteur, est publié à nouveau par la Ligue catholique de l'Evangile pour être diffusé auprès d'un public très large. On a loué, et à juste titre, la simplicité limpide de la présentation. De fait, après un tableau de l'attente d'Israël, nous avons là un bon récit simple qui fait saisir la cohérence des paroles et la continuité d'un destin. C'est un appel à la foi, chaleureux et discret tout ensemble. Mais oserai-je dire qu'il me semble que le lecteur ne sera à l'aise que s'il n'a pas trop d'esprit critique ? Rien ici ne le prépare à affronter les questions que pose la découverte des divergences entre les évangiles, moins encore celles que soulèvent les historiens d'aujourd'hui quand ils cherchent à décrire la formation des évangiles et à confronter l'image du Christ de la foi avec le Jésus de l'histoire. Faut-il laisser croire que Jésus a prononcé tel quel le discours sur la montagne de Matthieu ? Faut-il présenter la passion et la résurrection en combinant les quatre récits

(13) O. CULLMANN, *Le Nouveau Testament*, Presses Universitaires de France. Coll. « Que sais-je ? », n° 1 231, Paris, 1966, 128 p.

(14) J. JOMIER, *Jésus — La vie du Messie*. Ligue catholique de l'Evangile, Paris, 1966, 192 p. La première édition parue au Cerf en 1963 sous le titre *La vie du Messie* comportait un appendice sur *Les sources de la vie du Christ dont on regrette la disparition*.

sans jamais dire qu'ils sont inconciliables dans les détails sur plus d'un point ? On est encore ici au stade d'une présentation « naïve » de Jésus, basée sur un texte de « quatre évangiles en un seul ». Cela est peut-être excellent pour donner aux croyants de l'Islam un premier contact avec Jésus ; pour des publics de chez nous, il faudra sans doute trouver le moyen de donner aux lecteurs de ce livre un complément qui satisfasse leur esprit critique.

C'est ce qu'on est heureux de trouver — et avec une qualité spirituelle certainement égale — dans le livre de **P. Benoit** (15). Les divergences des évangiles sont ici détectées et analysées dans tous leurs détails, à partir des pages de la synopse présentées en tête de chaque chapitre. Ce commentaire analytique que nous propose, avec toute sa rigueur, un authentique savant est pour nous un chemin privilégié de rencontre avec le Seigneur. Ces jours de la Passion et de Pâques sont l'essentiel de ce qu'a vécu le Christ ; c'est donc aussi l'essentiel de notre vie de croyants. Il faut avoir regardé en face les difficultés que nous avons à connaître ces heures privilégiées à cause des divergences des textes. Il faut aussi avoir compris l'apport positif de ces divergences elles-mêmes :

Il nous est... impossible de décider si une parole a été prononcée et non l'autre, ou l'une avant l'autre. Il faut recevoir les évangiles comme ils sont, chacun selon ses traditions propres qui sont vraisemblables, les recevoir avec joie en renonçant à une combinaison qui nous échappe. Toutes ces paroles autorisées par l'inspiration des écrivains sacrés ont l'intérêt de nous donner autant d'aperçus divers, autant d'entrevues sur l'âme profonde du Seigneur (p. 225-226).

Je pense depuis longtemps qu'il est indispensable au chrétien d'avoir au moins une fois dans sa vie médité ces récits en les comparant attentivement, pas à pas. On pouvait jusqu'ici le faire seul, avec l'aide d'une concordance, ou l'entreprendre dans le cadre d'un cercle biblique. Le P. Benoit nous permet désormais d'y arriver sous la conduite du guide sûr et expérimenté qu'il est. Qu'il en soit remercié.

On vient cette année encore de traduire en français un volume d'études de **J. Jeremias** (16). Ce livre court et facile à lire apporte un élément de plus à la réflexion jamais achevée — et tellement à l'ordre du jour — sur notre connaissance de Jésus et de son message, et sur la signification même de son apport à l'humanité. Il s'agit de cinq études apparemment dispersées, mais entre lesquelles on peut

(15) P. BENOIT, Passion et résurrection du Seigneur, *Editions du Cerf*, coll. « Lire la Bible », Paris, 1966, 392 p. Il faut souligner la qualité de tous les titres parus dans cette collection, dont je présenterai encore ci-dessous deux autres volumes. Cf. n. 16 et 17.

(16) J. JEREMIAS, Le message central du Nouveau Testament. *Editions du Cerf*, coll. « Lire la Bible », Paris, 1966, 128 p. Les études ici traduites ont paru en allemand et en anglais entre 1962 et 1965.

percevoir une unité. Finalement, c'est une recherche des données fondamentales du message chrétien et de leur enracinement dans la pensée et la parole mêmes de Jésus (au-delà du témoignage de l'Eglise primitive). Avec Jésus, Dieu est proche, on peut le nommer « Abba, Père », du nom même que l'enfant donne à son « papa » ; par sa mort volontaire et vécue lucidement comme un sacrifice expiatoire, il a reçu la vie de Dieu pour nous la donner ; par les Béatitudes centrées sur les pauvres, il est lui-même à l'origine de la doctrine paulinienne de la justification ; se faisant reconnaître comme Verbe de Dieu, il fait savoir qu'en lui, enfin, Dieu rompt le silence et parle à l'homme ; enfin, la confrontation de sa doctrine avec celle de Qumrân fait apparaître, au-delà de ressemblances indéniables, l'originalité radicale du message de l'amour sans borne de Dieu pour ses enfants graciés. Mais il faut lire ces chapitres dont nous venons de donner bien sèchement et maladroitement les thèmes. A travers ce texte où nous relisons bien des pages de la Bible dans une ambiance qui évite toujours le ton polémique, ressort l'affirmation de l'originalité du christianisme et de la source en Jésus lui-même de cette originalité. Un livre qui sait être aussi bien nourriture pour la foi que réponse aux exigences scientifiques de l'homme moderne.

Saint Paul

Deux livres très différents parus récemment nous aident à synthétiser et à élargir nos vues sur l'Apôtre par excellence. Deux maîtres, après une longue carrière, y témoignent de leur connaissance de Paul.

L. Cerfaux (17) est l'auteur bien connu de trois grands livres sur Paul, à qui il a consacré une partie notable d'un labeur incessant poursuivi pendant plus d'un demi-siècle. C'est donc après avoir longuement cheminé à sa suite qu'il peut nous décrire l'itinéraire spirituel du « Docteur du monde ». Itinéraire en relation perpétuelle avec un certain monde juif et païen ; pensée non pas statique, donnée tout d'un coup (comme on se l'est parfois imaginé), mais construite au long d'une vie par le contact avec les hommes et la familiarité avec le Seigneur toujours vivant. L'introduction évoque en formules saisissantes (p. 16-17) la trajectoire de cette vie, que développent ensuite les différents chapitres. De nombreuses citations, des références bibliques en fin de paragraphe, une table biblique et une table par thèmes aideront à exploiter toutes les richesses de ce livre, qu'il faut d'abord avoir lu d'un trait. Quant aux indications bibliographiques, Mgr Cerfaux a choisi de ne renvoyer qu'à ses propres livres et

(17) L. CERFAUX, *L'itinéraire spirituel de saint Paul*, Editions du Cerf, coll. « Lire la Bible », Paris, 1966, 212 p. Rappelons ici les titres des trois grands ouvrages de l'auteur sur saint Paul : *La théologie de l'Eglise suivant saint Paul*, 1948, (3^e éd., 1965) ; *Le Christ dans la théologie de saint Paul*, 1951 ; *Le chrétien dans la théologie paulinienne*, 1962, tous aux éditions du Cerf. Le Recueil est paru chez Duculot, Gembloux, 1954 et 1963.

articles (ces derniers commodément regroupés dans les trois volumes de son *Recueil*), montrant ainsi que ce petit livre est comme la synthèse de ses œuvres précédentes et ne peut être bien compris qu'en recourant à celles-ci, à travers lesquelles on pourra rejoindre d'autres sources. Bref, on trouvera ici au choix un coup d'œil rapide et saisissant sur Paul, ou le point de départ d'études approfondies.

Quant à **E. Dhorme**, mort l'année dernière après une longue vie dont la Bible fait l'unité, il n'est pas facile de savoir s'il a été le maître d'œuvre du volume consacré par *Le Mémorial des siècles* à saint Paul, considéré comme l'homme représentatif du premier siècle de notre ère (18). C'est lui en tout cas qui présente l'Apôtre en tête du livre, par un « portrait » surtout biographique, où sont analysées rapidement les quatre grandes épîtres jugées les plus certainement authentiques ; à travers ces pages simples et claires, on suit bien la ligne d'une destinée. Puis vient une série de textes très divers : extraits des Actes des Apôtres et des épîtres (où manquent un peu les grandes pages dogmatiques), apocryphes anciens, pages sur Paul d'auteurs divers, de saint Jean Chrysostome à Guignebert en passant par Bossuet (un beau panégyrique sur le thème de la force dans la faiblesse), Daniel-Rops, Renan, Bultmann, d'autres encore. Ensemble varié, inégal, parfois déroutant, mais où l'intérêt se soutient tandis que nous découvrons la diversité des influences exercées au long des siècles chrétiens par la figure la plus prodigieuse de l'Eglise primitive. Le livre se termine par une assez longue bibliographie critique qui rendra service. Ce volume, qui vise à présenter Paul au « grand public » réussira en tout cas à alerter sa curiosité et à apporter à ceux qui croient connaître Paul des éléments complémentaires qui ne sont pas sans intérêt.

A travers dictionnaires et revues

Dans la production de 1966, relevons quelques articles divers qui peuvent nourrir notre réflexion biblique.

Le **supplément du dictionnaire de la Bible** (19) ne nous offre pas cette année d'articles spécialement attrayants ou faciles à lire — ce n'est d'ailleurs pas sa vocation. Il faut pourtant noter que plusieurs auteurs, dont le principal est R. Arnaldez, nous donnent une étude approfondie sur *Philon d'Alexandrie*, contemporain du Christ, grand penseur à la charnière du monde juif et du monde grec, authentique croyant et sans doute le premier de tous les théologiens. M. E. Boismard et J. Schmitt ont fait les deux articles sur les *épîtres de Pierre* ; quant à la première (qui peut avoir été rédigée par un disciple vers la fin du siècle), on retiendra son lien étroit avec la catéchèse baptis-

(18) *Le mémorial des siècles*, Saint Paul, *présentation de saint Paul* par E. DHORME, Albin Michel, Paris, 1965, 398 p.

(19) Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 41, *Philitins-Pirot*, col. 1249-1466 du t. VII, Letouzey et Ané, Paris, 1966.

male primitive. Enfin, J. Carcopino fait une nouvelle fois le point sur le sujet (à peine biblique) des *fouilles du tombeau de saint Pierre*.

Quant à **Catholicisme** (20), son dernier fascicule contient comme d'habitude des articles bibliques intéressants. Deux livres de l'Écriture y sont présentés : *Judith* par A. M. Dubarle (qui souligne la richesse des thèmes abordés par ce petit « roman » : féminisme, universalisme, sens de la joie dans l'épreuve, ouverture à une Providence qui n'a pas besoin de miracles pour se manifester) et les *Juges* par J. Delorme (dont le court article pourra servir d'introduction à la lecture du livre cité plus haut de G. Anzou). J. E. Ménard présente ce que fut le *judéo-christianisme*, « église-pont » entre le judaïsme et l'Église en monde païen, qu'on a récemment proposé de ressusciter (21), tandis que K. Hruby développe l'histoire des rapports entre *Juifs et chrétiens*. On retiendra aussi les parties bibliques des articles sur le *jugement général* (M. Delcor) et sur la *kénose* (P. Lamarche : de quoi le Fils de Dieu s'est-il dépouillé en se faisant homme ?).

Si nous passons aux revues à orientation proprement biblique, nous trouverons d'abord les quatre cahiers **Évangile** (22) de cette année. Le premier reprend le titre du cahier 31 dont il donne la suite : *La Sagesse vous parle* : il développe son thème à travers les derniers sapientiaux (Écclésiastique et Sagesse) et le Nouveau Testament (St Jacques « scribe de la Loi nouvelle » et « Jésus Maître de sagesse »). Le second cahier nous fait suivre le thème de *La tendresse de Dieu* à travers les emplois de la racine qui évoque les « entrailles », et donc l'amour de Dieu sous sa forme « viscérale », maternelle ; il souligne tout ce qu'il y a déjà d'amour dans l'Ancien Testament pour en préparer la révélation totale en Jésus-Christ. Sur *La famille et la Bible* nous est proposé un recueil assez étendu de textes regroupés par thèmes (ce qui parfois disperse d'une manière que nous regretterons des passages relatifs au même personnage, David par exemple). Enfin, sous le titre *Des Apôtres aux pasteurs* le quatrième cahier nous présente les ministères dans l'Église primitive pour nous aider à mieux comprendre ce qu'ils sont aujourd'hui.

Bible et Vie Chrétienne (23) semble avoir choisi cette année des pistes de réflexion moins directement bibliques. L'Église ancienne y tient une grande place avec des textes patristiques, un numéro sur la lecture de l'Église dans la tradition orientale (n° 67) et aussi

(20) Catholicisme hier, aujourd'hui, demain, fasc. 26, Judée - La Bouillerie, col. 1153-1536 du t. VI, Letouzey et Ané, Paris, 1966.

(21) Je fais ici allusion à une suggestion présentée par H. Cazelles dans L'amitié judéo-chrétienne de France, n° 1 de 1967, p. 14-17.

(22) Cahiers Évangile, Ligue catholique de l'Évangile, 2, rue de la Planchette, Paris, 7^e ; les cahiers de 1966 portent les numéros 61-64 (le premier n'a pas de numéro sur la couverture).

(23) Bible et Vie Chrétienne, publiée par les moines de Maredsous, Desclee de Brouwer, 76 bis, rue des Saints-Pères, Paris, 7^e, année 1966, numéros 67-72. En achevant cet article je m'aperçois que je n'ai pas analysé le n° 72, et que je ne l'ai pas sous la main... Je ne peux que m'en excuser.

un commentaire de la parabole du Bon Samaritain résolument orienté dans le sens de la tradition patristique (n° 70). Trois autres numéros ont pour thème « Science et foi » avec Galilée (n° 68), Lamarck (n° 69) et Teilhard (n° 71). Soulignons pourtant des articles sur le Second Isaïe (N. Velge, n° 68), le début du prologue de Jean (H. Van den Bussche n° 69), le thème de la création (L. Heyraud, *ibid.*), le Ps. 98 (E. Beaucamp, n° 70), le Notre Père (A. George, n° 71), et surtout une belle et suggestive présentation de *Samuel le Voyant*, à la fois rigoureusement critique face à un texte difficile et pleine d'orientations spirituelles (L. Monloubou, n° 71).

Bible et Terre Sainte (24) continue à nous présenter de très grandes richesses. Au centre de chaque numéro, un dossier archéologique avec de belles photos (Hébron, Edom, Moab, la piscine probatique), mais aussi toujours des exposés de théologie biblique suggérés par les sites et leur histoire. En outre, une série de plans de cercles bibliques (cette année sur les « débuts » : problèmes généraux de l'Écriture, traditions du Pentateuque, premiers chapitres de la Genèse), des réflexions catéchétiques, de bonnes recensions de livres bien choisis. Tout cela est en général excellent. De 1966, je retiendrai spécialement deux choses. D'abord une série de réflexions sur le *mystère du peuple juif*, amorcées en janvier parallèlement à un itinéraire de pèlerinage en Israël (complétant l'itinéraire en Jordanie de décembre 1965) et poursuivies dans plusieurs des numéros suivants : le sujet est capital et connaît un regain d'actualité à la suite du Concile. Et surtout en décembre un très beau numéro sur la *naissance des évangiles* qui mérite une étude attentive : synthèse dense et claire sur les recherches actuelles par A. Brunot, dossier archéologique sur les manuscrits, application aux paraboles des réflexions du début : on peut difficilement trouver ailleurs une initiation aussi simple, dense et sérieuse à une question dont on parle beaucoup aujourd'hui.

La Bible et son message (25) fait figure de nouveau-né dans la série des publications bibliques. Supplément de « Fêtes et Saisons », cette petite revue se veut ouverte à un public étendu préoccupé de faire le lien entre sa foi et sa vie. Les numéros parus en 1966 sont riches. Comme thème central, le début de la Bible : récits des origines et histoire d'Abraham, présentés avec un souci à la fois historique et spirituel. À côté, des rubriques diverses présentent des éléments théologiques, liturgiques, bibliographiques. Le départ semble bon et inspire confiance ; la présentation en deux couleurs est attrayante, la brièveté des numéros les rend accessibles à ceux qui veulent approfondir leur culture biblique mais disposent de peu de temps.

(24) Bible et Terre Sainte, Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, 8^e; année 1966, numéros 79-87.

(25) La Bible et son message, Editions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris, 7^e, numéros 1-8 parus de mars à décembre 1966. Albums Fêtes et Saisons, même éditeur ; le cahier cité est sans date (1966).

En parallèle, signalons la publication d'un « album de Fêtes et Saisons » (hors série par rapport à la revue) intitulé *La clef de l'histoire sainte* qui rendra service pour un tout premier contact avec la Bible.

En outre, des revues qui ne sont pas exclusivement bibliques ont publié cette année d'importantes études sur la Bible.

Concilium (26) consacrera sans doute régulièrement un numéro par an à l'Écriture Sainte ; cette année, le n° 20 a pour thème *la dynamique de la tradition biblique*, avec une série d'études dont le liminaire présente bien l'articulation. Je ne peux en rendre compte en détail, mais je citerai un passage-clé du premier article, celui de P. Grelot ; je crois que mes lecteurs y verront l'intérêt de la recherche entreprise :

Le fait de tradition ne commence ni avec le Christ ni avec l'Eglise d'âge sub-apostolique : il se développe depuis les origines d'Israël. C'est dans son cadre que se sont historiquement affirmés les deux éléments dont est née la foi juive et chrétienne : la Parole de Dieu et les événements-signes où l'on peut reconnaître ses actes. La conservation du donné révélé et de la vie qu'il apportait aux hommes s'est toujours faite en premier lieu par une tradition vivante qui englobait toute l'existence du peuple de Dieu et épousait ses structures sociales. La mutation advenue dans le Christ n'a pas modifié sur ce point les conditions générales du problème, bien que le témoignage apostolique ait mis fin au développement de la révélation (p. 29).

On le voit, ce qui est en cause, ce n'est pas seulement le vieux problème de l'Écriture et de la Tradition posé comme antinomie un peu formelle, c'est toute la structure de la foi comme vécue au long d'une histoire qui est rencontrée avec Dieu. Les autres articles du numéro sont brefs et denses, sérieux sans être trop techniques ; ils développent et concrétisent le thème général dans un grand contact avec la parole vivante de l'Écriture.

C'est peut-être ce contact qui m'a paru manquer un peu au numéro de **Christus** intitulé *Méditer l'Écriture* (27). Face à la difficulté de nombreux chrétiens d'aujourd'hui à lire l'Écriture, plusieurs auteurs y essaient d'analyser les exigences spirituelles de cette démarche qui force à sortir de soi, la signification (et les risques) de la référence au passé qu'elle comporte, le contenu de l'acte personnel par lequel Dieu donne sa parole à son peuple, le sens du passage de l'Écriture au dogme (en acceptant que la parole vivante aboutisse à des formulations rationnelles, c'est « le Verbe de Dieu qui s'humilie jusqu'à rendre raison de lui-même à la raison qui émane de lui »). Les analyses sont pertinentes et profondes, mais on sent ensuite vive-

(26) *Concilium*, revue internationale de théologie, Mame, B. P. 246, 37 - Tours ; n° 20, décembre 1966.

(27) *Christus*, 35, rue de Sévres, Paris, 6^e ; n° 53, janvier 1967.

ment le besoin de leur faire prendre corps dans une lecture de l'Écriture même (« ne pas parler du message sans regarder le message, de la Bible sans regarder la Bible » dit l'un des auteurs). J. Guillet amorce cette démarche en nous parlant de *Jésus-Christ dans les Écritures* ; il y dit en particulier que l'Ancien Testament est marqué par le Christ non seulement parce qu'il nous présente quelques symboles de lui, mais surtout parce que toute l'histoire d'Israël est faite pour lui, orientée vers lui :

La victoire de Dieu, c'est d'être assuré d'obtenir la réponse qu'il attend, et de l'obtenir de notre humanité. Cette réponse, c'est Jésus-Christ, et c'est parce que d'avance Dieu est absolument sûr de la réponse qu'il peut s'engager dans l'Alliance, choisir Abraham et Moïse, proposer une loi à Israël, envoyer ses serviteurs les prophètes annoncer les catastrophes fatales et le salut certain (p. 77).

Finissons par deux articles isolés. **P. Benoît** (28) nous explique comment la vérité de Dieu nous est donnée par l'Écriture en langage d'homme : vérité de genre sémite, vérité spécifiquement religieuse, vérité découverte par l'homme à travers son travail, son tempérament, ses limites, vérité connue progressivement ; il faut lire ces pages denses, vivantes, claires sur un thème important. Quant à **R. Marlé** (29), il rejoint à partir d'un autre point de départ un propos analogue. Il s'agit de l'entreprise bultmanienne de démythisation du Nouveau Testament. La présentation est claire (on peut y regretter quelques imprécisions, sans doute inévitables si l'on veut exposer sans recours perpétuel à l'allemand cette pensée au langage si particulier ; il est dommage aussi que les citations, qui sont nombreuses, ne soient jamais accompagnées de leur référence). La critique est portée sur le terrain le plus profond, celui de l'appareil conceptuel utilisé par Bultmann ; j'aurais souhaité qu'elle aborde aussi le terrain de la mentalité et des intentions de la première génération chrétienne à travers laquelle (Bultmann le dit assez) nous recevons tout ce que nous savons du Christ. On ne saurait reprocher au P. Marlé de n'avoir pas tout dit en si peu de pages. Il reste que les catholiques ont, je crois, encore beaucoup à travailler pour élaborer une réponse vraiment satisfaisante aux questions posées par l'œuvre du vieux maître de Marburg.

Bref, la Bible suscite encore bien des recherches et des réflexions. Je voudrais avoir donné à mon lecteur non pas l'admiration lointaine qu'on a pour les explorateurs hardis des domaines mystérieux et des forêts impénétrables, mais tout simplement l'envie de faire quelques lectures sur des sujets qui l'intéressent et importent à sa foi.

(28) P. BENOÎT, *La vérité dans la Bible — Dieu parle le langage des hommes dans La vie spirituelle, Editions du Cerf, avril 1986, p. 387-416.*

(29) R. MARLÉ, *Démythisation du Nouveau Testament ? dans Etudes, 15, rue Monsieur, Paris, 7^e, septembre 1986, p. 163-181.*

L'Église et les incroyants

Jean-François Six

Une des tâches principales du Secrétariat pour les non-croyants (1) (Président : Cardinal König ; Secrétaire : P. Miano) est de rassembler et de confronter les études ou les expériences dans le dialogue de l'Eglise avec l'incroyance. Mais il s'agit de rencontrer des athées « aux cent visages » plus encore qu'un athéisme monolithique. Le théologien, comme le pasteur, se sent démuni devant ce que Paul VI a appelé « la nouveauté étourdissante de l'ère moderne ».

Jean-François Six, qui est expert français au Secrétariat pour les non-croyants, attirera notre attention de temps à autre sur les événements et les études qui caractérisent et manifestent cette incroyance ainsi que sur les dialogues qu'elle suscite en Eglise.

CHRONIQUE

La démission de Gilbert Mury et le dialogue chrétiens-marxistes

G. Mury a récemment quitté le P.C.F. pour le mouvement communiste français « pro-chinois ». Il avait été, au cours de ces dernières années, avec R. Garaudy, l'homme du dialogue avec les chrétiens. Qu'en sera-t-il maintenant ?

« M. Mury, écrit « LA FRANCE CATHOLIQUE », va vers un communisme dur, intransigeant, stalinien, antirévissionniste et, pour tout dire, « pro-chinois »... Se peut-il, se demandent plusieurs catholiques français, que, dans nos dialogues avec les marxistes, nos faveurs soient allées à un stalinien persévérant ? Il est vrai que M. Mury, loin de pratiquer leur anticléricalisme vulgaire qu'il reproche au parti communiste français, pratiquait un antichristianisme résolu, profond et... efficace ».

« TEMOIGNAGE CHRETIEN » a posé cette question à G. Mury lui-même : « Mon attache-

ment au stalinisme, a répondu celui-ci, ne date pas d'hier... Apparemment je n'ai jamais été gêné dans mon dialogue avec les chrétiens par une pareille fidélité. Comment l'expliquer ? ». Après avoir fait allusion à la reconstitution des moyens d'action de l'Eglise orthodoxe après la deuxième Guerre mondiale, grâce à la « vaste liberté d'action » donnée par Staline, « sans que pour autant le P.C. bolchevique ait cessé d'être athée », — puis aux agressions administratives dirigées contre elle à partir de la période krouchtchévienne de 1956, G. Mury exprime sa façon de voir l'affrontement chrétien-marxiste : « Nous pouvons mener une lutte fraternelle ensemble dans un dialogue quand chacun s'exprime complètement sans faire de concession à l'autre, parce qu'il est assuré de sa pensée et de ses thèses (...). A mon avis, les chrétiens avec

(1) Ces pages font partie d'un premier dossier du Bureau français du Secrétariat pour les non-croyants. Ceux qui voudraient s'abonner à ces dossiers (quatre ou cinq par an) peuvent s'adresser à J.-F. Six, 127, rue N.-D.-des-Champs, Paris (6^e).

lesquels nous dialoguons le plus profondément et le plus facilement, sont les chrétiens les plus engagés dans leur foi parce qu'ils n'ont pas peur de nous. De la même manière, un marxiste qui fait confiance à sa philosophie et à sa méthode d'analyse est quelqu'un qui n'éprouve aucun besoin de brimer ceux qui ne partagent pas ses convictions... ».

L'hebdomadaire protestant « REFORME » s'incline devant la fidélité de G. Murry, qui n'hésite pas à rompre « avec vingt-six ans de sa vie » dans le P.C.F. par fidélité à son combat. Si cette énergie dans la rupture n'est pas sans l'apparenter à celle de Luther, elle le situe toutefois très nettement sur un plan différent : « Gilbert Murry, honnêtement, ne peut pas croire en Jésus-Christ, crucifié, ressuscité. Le comportement du chrétien, à son sens, peut être parfaitement expliqué, sans recours à la transcendence. Dieu n'est pas mort, quel que soit le sens qu'on donne à cet aphorisme rebattu ; il n'existe pas ». « Pourquoi G. Murry reproche-t-il à l'Église au P.C. de négliger les masses de paysans, de travailleurs, d'employés ou de fonctionnaires engagés dans une foi religieuse ?... Parce qu'il pense que leur foi peut les rendre sensibles à l'idéologie marxiste dans un commun souci de désaliénation de l'homme. Pas du tout, parce qu'il reconnaît l'authenticité du Dieu Père, Fils et Saint Esprit ».

Catholiques d'aujourd'hui

Dans son n° 25 de novembre 1965, la revue « PLANÈTE » a publié un questionnaire : « Qu'est-ce qu'un catholique ? ». En janvier 1966, elle avait reçu 600 réponses ; en mars : 800 ; en mai, plus de 1 000. L'intérêt suscité par ces 48 questions est très significatif. La moyenne des réponses a atteint 8 à 10 pages ; beaucoup sont d'une densité d'expérience, d'émotion, de pensée qui, en bien des cas est bouleversante. La plupart des correspondants ont livré le fond de leur pensée avec une émouvante franchise, dans un mouvement sincère de recherche, d'élucidation et de discussion avec eux-mêmes. Ces réponses viennent d'être réunies dans un ouvrage sorti en novembre 1966, intitulé « CATHOLIQUES D'AUJOURD'HUI — CROYANTS ET INCROYANTS S'EXPRIMENT ». Il fait partie de la collection « DOSSIERS OUVERTS » dirigée par Jean Chevalier (éditions Planète, 114, Champs-Élysées).

Ces lettres, commentées par les Pères Chéry, Henri, Gardéy, dominicains, proviennent des milieux les plus divers : prêtres, religieuses, professeurs (enseignement primaire, secondaire, supérieur), ingénieurs, professions libérales, journalistes, commerçants, artistes, agriculteurs, mères de famille, étudiants, retraités, etc... (à noter qu'un certain nombre ont répondu par couples). Quelques chiffres intéressants : sur 646 réponses, 352 viennent de catholiques pratiquants, 138 de catholiques non-pratiquants, 33 de protestants, 37 d'autres religions, 86 d'incroyants.

Deux remarques s'imposent : 1° Ce livre n'a pas la prétention d'être une étude systématique et exhaustive du catholicisme en France en 1966. 2° Il faut noter également que ceux qui ont répondu n'ont pas, en général, de formation théologique ; chacun dit ce qu'il perçoit en lui-même d'un point de vue psychologique.

Pour plus de facilité pour le lecteur, ces lettres ont été groupées avec leurs commentaires sous les titres suivants :

Foi mise à l'épreuve — L'Église après le Concile, par le Père Chéry. Ouvertures œcuméniques — Recherche d'une morale, par le Père A.-M. Henry. L'Église et le monde politique — Science et travail, par le Père Gardéy.

Des tableaux statistiques très clairs complètent cet ouvrage.

À propos des ouvertures œcuméniques, la question 33 était formulée ainsi : « Admettez-vous l'idée d'une religion unique à la base de toutes les religions ? ».

Sur 550 lettres, il y eut 344 réponses « oui », et 206 réponses « non » (parmi les incroyants qui ont bien voulu répondre à cette question, sur 59, 40 ont répondu « oui » ; 19 seulement ont répondu « non ». Pour les catholiques pratiquants, il y eut 311 réponses donnant : « oui » 171 et « non » 140).

Le Père A.-M. Henry conclut à la suite de ces réponses : « Les confessions chrétiennes pensent généralement que l'unité ne peut advenir qu'au terme de mises en question réciproques dans l'humilité et le respect d'autrui. Ceux qui ne cherchent que la vérité n'ont rien à craindre de telles confrontations, au contraire... Les vrais chrétiens sont unis entre eux par la communion dans la foi vive et dans les sacrements du Christ ; ils veulent constituer entre eux et pour le monde entier, sans acception de personne, des hommes fraternels ».

La question 37 était intitulée : « Que pensez-vous des athées ? ». Total des réponses : 546. Les opinions se répartissent : l'athée est un homme comme un autre, ayant généralement une croyance : 275 ; l'athée est un homme inconséquent, car l'athéisme n'existe pas : 261 ; l'athée est porteur de vérité : 110. C'est la jeunesse croyante, et particulièrement la jeunesse féminine, qui dénonce avec le plus de vigueur l'inconséquence de l'athéisme. Il semble que la tolérance ou la compréhension grandisse avec l'âge. Il ressort aussi des réponses que le mot « athée » n'est pas toujours entendu dans le même sens. On distingue : celui qui a une croyance, mais non religieuse, scientifique, rationaliste, par exemple ; celui qui ne croit pas en un être transcendant ; un homme orgueilleux, en ce qu'il rejette toute autorité sur sa pensée ; un homme qui cherche ; etc.

Pour exposer plus clairement les réponses reçues, le Père Henry va d'abord préciser :

QUI EST VÉRITABLEMENT ATHEE ?
« L'homme connaît mal son propre cœur, dit-il ; il peut se tromper en toute bonne foi en exprimant ce qu'il est au fond de lui-même. Dieu « seul sonde les reins et les cœurs ». A Dieu donc de « découvrir » le véritable athée ou celui qui se dit tel et qui ne l'est pas ».

LES ATHEES QUI SE DISENT TELS : Les athées par principe et « dogmatiques », les athées sincères en recherche.

Voici quelques extraits de lettres :

« *La foi du croyant a besoin de la critique, de la négation de l'athée ; l'athéisme dépouille la religion de ses oripeaux* » (agriculteur catholique).

« *J'aime l'homme parce qu'il est homme comme moi et à cause de Christ* » (étudiant catholique).

« *Je suis un athée, ce n'est pas aussi facile que d'être croyant* » (technicien chimiste).

« *Je suis athée ; tous les midis, tous les matins, tous les soirs et en même temps, je suis croyant* » (maître verrier non pratiquant).

« *Je suis athée ; ce sont des gens très bien mais qui, à mon avis, sont croyants : ils croient en l'homme* » (un comptable).

Et le Père Henry conclut : « Qui devrait croire davantage en l'homme que celui pour qui Dieu s'est fait homme ? Il n'est que de vivre. L'avenir

devrait montrer aux hommes de bon vouloir la qualité d'homme fraternel que les vrais chrétiens ont tous l'ardent désir de présenter ».

Ce livre suscitera sans doute de nouveaux témoignages et peut-être des controverses. Le but des auteurs serait atteint si chaque conscience pouvait faire entendre le cri de sa foi et de son espérance, comme de son inquiétude et de son doute. Cette liberté, réciproquement tolérée et encouragée, pourrait nous réunir sur les sommets de problèmes religieux. Le dialogue reste ouvert.

“ Raison présente ”

Une nouvelle revue vient de sortir, publiée par les EDITIONS RATIONALISTES (16, rue de l'Ecole Polytechnique, Paris 5^e). Elle se propose d'affirmer « la présence de la raison aujourd'hui ». « Il s'agit bien d'une présence au monde, d'une action hic et nunc, et non d'une Raison exerçant une critique surplombante et lointaine au nom de normes éternelles ». « Les fidéismes et les dogmatismes fleurissent et refleurissent sur les terrains les plus divers. Les hommes sont plus que jamais soumis à des conformismes accablants. Dans la pensée de nos contemporains règne un extraordinaire composé de science et de croyance ». « L'action actuelle de l'Eglise, l'accueil qu'elle reçoit sont des symptômes. Ils permettent de sonder la profondeur du mal dont souffre l'homme moderne. Dominé par trop de forces, menacé par trop de maux, il a perdu souvent le courage de la lucidité. On voit donc le sens que prend pour nous la présence de la raison ».

La Revue indique ensuite qu'elle ne veut pas reprendre le flambeau de l'ancien rationalisme « qui a vécu » : « Il se trouve réfuté... Des courants de pensée, d'orientation souvent très différents ont abouti à des résultats convergents. Qu'il s'agisse du marxisme, de la critique existentialiste, du freudisme ou des tendances « culturalistes », des sciences humaines, tous ont effacé l'ancienne image de l'homme, celle d'un être universel et raisonnable par essence ».

Un rationalisme nouveau est donc « en chantier ». « Il est en reconstruction de la science ». « Dans une telle période, l'attitude rationaliste comporte plus que jamais la vigilance à l'égard des courants de la pensée irrationnelle ». « Et elle doit s'affirmer en examinant à la lumière de la critique rationnelle les grands problèmes sur

lesquels s'interrogent avec une inquiétude si justifiée les hommes de notre époque, comme ceux de la guerre et de la paix, de la vie économique, de l'Education et de l'Etat ».

Un long article de 25 pages, de M. Caveing, sur le Concile, se termine par cette interrogation : « Qu'est-ce qu'un athée ? ». « On s'est félicité de ce que le Concile s'était abstenu de toute polémique et condamnation de l'athéisme. C'était ne pas voir que les Jésuites d'aujourd'hui attachent plus d'importance à l'ouverture d'une Ecole d'agriculture au Liban ou au Cayor qu'à pourfendre à Paris dans une polémique intellectuelle et une argumentation théorique un quelconque libre-penseur. Non qu'ils se désintéressent des « progrès de l'athéisme », mais la méthode de la condamnation théorique est quelque peu dépassée, inefficace qu'elle est contre les aspects pratiques de l'athéisme. Ce qui importe, c'est d'agir sur les mentalités collectives, c'est d'imprégner toute la vie publique d'une atmosphère de moralisme catholique. Réduire l'athée au silence est le premier point. Puis, dans ce contexte, l'athée peut être l'objet d'une enquête sociologique, en tant qu'espèce ethnologique. La troisième étape sera de l'amener au « dialogue ». Les condamnations ne changent rien à rien, disait en substance le cardinal Alfrink, archevêque d'Utrecht, « au contraire le dialogue peut être payant ». Or, dans celui-ci, l'athée ne peut exister que comme méprise ou malentendu. La foi

ne pouvant évidemment envisager sans se nier la possibilité théorique de l'athéisme. Au surplus, l'athée admet des valeurs humanistes universelles, quand ce ne serait que parce qu'il respecte son interlocuteur : il est donc en fait un chrétien qui s'ignore.

« Ainsi se crée un climat où nul n'ose plus discuter à fond la foi comme telle. Tant sur le plan philosophique que sur les autres, les théories rationnelles en perdent leur tranchant et se muent en pragmatisme, en moralisme. Le processus est fort avancé en France, cette atmosphère est déjà celle de la société qui nous entoure. Toute une partie de l'opinion a montré que son athéisme n'était qu'un « athéisme de réaction aux positions conservatrices de l'Eglise », qu'elle était prête à accueillir une Eglise qui prendrait des positions « de progrès », à accepter même ses interventions dans la vie publique. Dans sa myopie, cette partie de l'opinion favorise un prochain cléricanisme de gauche. C'est faire un peu vite bon marché de la pensée rationnelle. Car, si des convergences tactiques peuvent apparaître en telle question au plan politique ou syndical, si des confrontations sont nécessaires, un athée ne peut jamais laisser tomber une vigilance qui consiste à s'interroger sur le sens réel d'un tel événement et sur les desseins de l'Eglise ; (sans parler de la non moins nécessaire analyse de nature de la religion) ».

EXPERIENCE PASTORALE

Paris - Monde incroyant et évangélisation

Le Groupe d'Etudes et de Recherches du Clergé de Paris (GERPAC) avait chargé une commission d'étudier l'évangélisation du monde incroyant à Paris. Celle-ci présente d'abord quelques constatations :

« L'athéisme est beaucoup plus étendu qu'on ne croit : il revêt des formes multiples et atteint tous les milieux ; — il se présente comme une incontestable réalité de milieu et en même

temps il passe à travers le cœur de presque tous les hommes, même croyants ; — il exprime une souffrance massive, celle d'une multitude qui s'éprouve frustrée dans son humanité ; — il est positif : nombre d'athées ont le sentiment de pouvoir refaire le monde ; — il se heurte de fait au péché du monde et au péché de chacun, au mal et à la mort ; — il interpelle le christianisme ».

La Commission résume ensuite, en deux points, les réflexions provoquées, dans les consciences sacerdotales, par cet événement de l'incroyance :

A/ Notre Commission exprime le vœu de voir l'autorité diocésaine prendre à tous les échelons,

à la fois par ses engagements et par ses désengagements, l'évangélisation du monde incroyant comme option fondamentale.

Ce texte appelle quelques commentaires :

1) Il s'agit d'une adresse à l'Épiscopat, en tant que celui-ci a reçu du Seigneur la mission de prêcher l'Évangile à toute créature et qu'il est le fondement de l'unité du diocèse. (Lumen Gentium, 24). Nous tenons, avec une égale fermeté, les deux principes posés par le Concile : le caractère hiérarchique de la communion entre l'évêque et son presbyterium, leur unité de consécration et de mission. (Décret sur le ministère et la vie des prêtres, 7).

2) Quelle qu'elle soit, l'impulsion évangélisatrice de l'évêque doit être répercutée et développée « à tous les échelons ». Il n'y a pas deux parts dans l'administration diocésaine ni dans le clergé : celle qui serait missionnaire et celle qui ne le serait pas. L'esprit de pauvreté du temporel lui-même, en chacune de nos activités, est indispensable à l'évangélisation du monde incroyant. Le diocèse, comme l'évêque, est un.

3) En l'occurrence, notre Commission croit nécessaire que cette impulsion épiscopale prenne à Paris la forme « d'une option fondamentale ».

Et la Commission explicite :

« Ceci nous semble une solution illusoire de vouloir tout maintenir et promouvoir en outre l'évangélisation du monde incroyant. Le manque de prêtres, en face de populations croissantes, rendrait, à lui seul, cette tentative chaque fois plus vaine, démoralisante à brève échéance pour ceux qui auraient à la mettre en œuvre et génératrice de confusion intérieure. Par ailleurs, le monde incroyant doit être abordé en lui-même et dans toute son ampleur. La conjoncture actuelle nous place devant la nécessité non pas d'ajouter, mais de choisir. Il n'y a pas de choix sans désencombrement, sans établissement d'un ordre de tâches prioritaires par rapport à d'autres qui, du même coup, doivent être reconnues comme secondes — ce qui ne signifie pas qu'en elles-mêmes elles soient dépourvues de toute valeur ni qu'en d'autres circonstances, elles n'auraient pas une autre place ».

B/ La Commission attend de cette option fondamentale un accomplissement de la pastorale des croyants elle-même, dû à son insertion dans la mission plénière de l'Église.

La Commission s'est ensuite demandé par quelles réformes pourrait commencer la mise en œuvre d'une telle option missionnaire. D'abord une certaine conversion sacerdotale, qui consiste en premier lieu dans un esprit de recherche missionnaire ; le prêtre doit rejoindre l'univers d'aujourd'hui dans son esprit et dans ses manifestations collectives ; et, « à partir de cette écoute, c'est un certain prophétisme qui constitue notre rôle propre. Nous avons à devenir capables de révéler le sens divin de toute existence et des réalités les plus humbles ». — Seconde réforme : « une évangélisation missionnaire concertée et adaptée » : « Une option missionnaire fondamentale implique que nous prenions une vue d'ensemble du monde incroyant à Paris, afin d'y ordonner toute l'Église locale. Il s'en suivrait nécessairement la création de tâches nouvelles. D'où une nouvelle répartition des prêtres du diocèse et aussi une nouvelle hiérarchie des tâches de chacun ».

Dans sa conclusion, la Commission affirme :

« Il nous est dit que le vent de la Pentecôte a soufflé dans toute la maison où les Apôtres étaient réunis. Il n'est pas dit qu'il l'ait mise en l'air. Mais il l'a secouée. Pareillement nous ne pensons pas que l'esprit missionnaire doive provoquer je ne sais quel écroulement du diocèse tel qu'il existe. Il nous poussera toutefois à sortir de nos maisons et à parler les langues de tous ceux qui remplissent la rue. Il nous imposera une série de révisions audacieuses. Non pas simplement à nous d'ailleurs, mais à l'ensemble de nos communautés. En celles-ci, chacun des croyants sera incité du dedans à un témoignage ou à une prise de responsabilité qui, le plus souvent, ne lui ont pas encore été demandés, mais auxquels il est conduit pour la vérité de sa foi. Il n'est pas exagéré de dire que le plus pauvre d'entre nous, celui que Dieu seul connaît, recevrait de cette grâce missionnaire comme un supplément d'âme ».

non dans la chair, mais dans l'Esprit : Rm 8/9

Réflexions sur la fidélité spirituelle des prêtres — René Salain

Introduction

« L'Esprit du Seigneur contient tout », dit l'Introït de la Pentecôte. La vie spirituelle, ou selon l'expression plus concrète de saint Paul la vie selon l'Esprit, doit elle aussi tout englober. Elle est de soi totalisante :

cf. Ep. 4,4-5 et 1,22.

N'installons pas dans nos propres vies les coupures sacré-profane, spirituel - temporel, Eglise invisible - Eglise institutionnelle, alors que notre ambition missionnaire est de relier foi et vie, Eglise et monde, Esprit et institution. En particulier, n'admettons pas plus dans nos vies de prêtres que dans la vie des chrétiens le cantonnement de la « reli-

gion » dans certains actes (tels que prière, exercices « gratuits », générosité particulièrement héroïque), sous prétexte que leur caractère « spirituel » est plus nettement repérable.

La « vie spirituelle », c'est la divinisation de l'existence par l'Esprit de Dieu, sur le modèle (au sens moral, mais d'abord ontologique) de Jésus-Christ. Entendre par existence tout ce que nous vivons. Cela varie d'après les responsabilités (les nôtres sont sacerdotales, et plus spécifiquement missionnaires) et d'après les circonstances (de tempérament, de lieu, de temps, de culture).

Donc rien n'échappe en droit. Surtout par le tissu quotidien. Encore moins les actes du « ministère ». Au contraire c'est cela qui donne corps à la vie spirituelle, qui lui donne du corps. Ne mettons pas l'âme, l'Esprit, à côté, alors qu'il est déjà initialement dedans. « Ainsi donc, dit de nous Vatican II (1), c'est en exerçant le « ministère d'Esprit et de justice » (2 Co 5,8-9), qu'ils s'enracinent dans la vie spirituelle, pourvu qu'ils soient accueillants à l'Esprit du Christ qui leur donne la vie et les conduit ».

(1) *Ministère et vie des prêtres*, n. 12, § 3.

1. Le "type" spirituel parfait

« C'est quand on se convertit au Seigneur que le voile tombe : car le Seigneur, c'est l'Esprit » : 2 Co 3,16-17. Au-

trement dit, convertissons-nous à Jésus-Christ et nous comprendrons ce qu'est vivre de l'Esprit.

L'Esprit, en effet, est à l'origine :

• de la création (Gn 1,2), laquelle a été faite par, en

- et pour Jésus-Christ (Col 1) ;
- de l'incarnation (Lc 1,35), par laquelle il nous fait participer à sa plénitude (Jn 1,14-18 ; Col 2,9) ;
- de sa vie apostolique (Jn 1,32 ; Lc 4,1), exemplaire de la vie de ses ministres (Mt 4,19-20 ; Jn 15,18-20) ;
- de sa passion (He 9,14) et de sa puissance transformatrice de ressuscité (Rm 1,4) ;
- de l'eucharistie (cf. les prières d'épiclesse), où il perpétue sa présence active à

l'Eglise et par elle au monde.

Se convertir à Jésus-Christ veut dire se conformer au type parfait qu'il représente dans sa conduite (1 P 2,21-24) et, plus radicalement, dans son être.

Donc, mourir avec lui, pour ressusciter avec lui (Rm 4,2-11 ; Col 3,1-4), et vivre comme des fils dans le Fils (1 Jn 3,1-10 ; cf. Lc 9,35). C'est particulièrement vrai des prêtres, selon Vatican II (2).

Telle est la norme suprême,

le repère limite. La limite, bien sûr, n'est jamais atteinte (Ph 3,8-16). Encore moins pouvons-nous prétendre à ce qui est absolument propre au Christ : son incarnation, sa médiation unique, sa condition non pécheresse, son pouvoir de sanctifier par lui-même.

Reste qu'en lui seul nous trouvons notre vérité, laquelle est proprement spirituelle, de l'ordre de l'Esprit.

(2) Ibid., n. 12, § 2.

2. De Jésus-Christ à nous par l'Esprit

L'assimilation à Jésus-Christ n'est pas l'aboutissement homogène des efforts et développements humains. Il y a du « spirituel » dans l'humain, plus précisément dans les « valeurs humaines ». Le Christ assume l'humanité, donc tout l'humain spirituel. Nous devons saisir et prendre en charge les valeurs des hommes, car nous sommes au monde avec nos frères humains. L'Eglise a ré-assumé les richesses païennes les plus hautes ; notre théologie dogmatique et morale est pleine de « sagesse » empruntée aux auteurs païens.

Mais tout cela a dû être converti, réordonné dans une synthèse commandée d'en-haut. Il ne suffit pas de souffler sur la braise humaine, il faut que le « feu de l'Esprit »

descende sur la terre : Lc 12,49 ; 3,6 ; Ac 2,3-4 ; Jn 1,16-18.

La vie selon l'Esprit est donc réceptivité constante à l'égard de Jésus-Christ : tout l'ordre sacramentel ecclésial est le signe du nécessaire don gratuit reçu de Celui qui est infiniment plus que l'homme.

Jésus-Christ donne ce sans quoi en définitive rien ne vaut (Jn 15,5). Il donne : une loi intérieure spirituelle (Rm 8,1-12 ; cf. 2,14-16), une vérité intérieure (Jn 16,23) ; une animation puissante, une énergie divine (Ga 4,6 ; 5,16-18 ; 2 P 1,3-11). En somme, il donne son Esprit.

La vie spirituelle en nous, c'est d'abord le Don incréé, personnellement et substantiellement présent non seulement à nos « âmes », en nos

« cœurs », mais en nos corps : (1 Co 3,16 ; 4,19-20 ; Ep 1,13-14 ; Rm 8).

Mais l'Esprit, à son tour, réalise en nous son décalque créé, par les dons créés, qui sont à la fois de Dieu et à nous, à la fois reçus et mis en œuvre par nous.

La vie dans l'Esprit est vie de foi.

L'Esprit nous donne de croire à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ « Seigneur » (c'est-à-dire souverainement capable de faire accéder les hommes à la vie de Dieu) : donc pas seulement à Jésus-Christ grand sage, ou grand moraliste, voire grand « spirituel » : 1 Co 12,13 ; 1 Jn 4,1-6.

Ces textes, et bien d'autres (Jn 16,13-14 ; Ac 15,23-29 ;

2 Tm 1,13-14) montrent que la foi n'est pas un mouvement intérieur incertain, dont toute la valeur tiendrait à son intensité et générosité. Elle est mouvement intérieur centré sur Jésus-Christ précisément, et sur son message précis. La foi doit être droite.

Dans la ligne de la foi se situe le *discernement spirituel*.

C'est le jugement de foi, la foi confrontée à la vie : 1 Cor 2, 10 ; 3,4 ; Rm 12,1-2 ; Col 1,9-12. Toute notre conduite doit ainsi être guidée par l'Esprit : Ep 5,8-20 (cf. Is 5,20-21) ; Mt 7,15-20. On voit l'importance de la « réflexion religieuse », de la formation du jugement chrétien, pour la « vie spirituelle », ou mieux comme élément de vie spirituelle. Nous sommes là dans ce que saint Paul appelle « science, sagesse, intelligence ». Nous sommes aussi dans ces « dons du Saint-Esprit », qu'une accommodation littérale d'Isaïe 11,1 a trop souvent chosifiés.

La vie dans l'Esprit est vie d'espérance.

La foi s'épanouit, par une sorte de continuité vitale, en espérance. L'espérance, c'est la foi s'insérant dans l'histoire et réorientant vers le Maître de l'histoire notre participation laborieuse à l'histoire.

Elle est très souvent associée dans l'Écriture à la patience, la constance, la persé-

vérance, le courage, qui sont comme sa projection pratique.

Elle fait voir plus loin. Elle met dans la paix et la joie au milieu des contestations : Rm 5,1-5 ; 8,18-39 ; 15,13 ; 1 Jn 3,19-22 ; 4,17-18.

Le lien parfait : la Charité (Col 3, 14).

Elle aussi naît de la foi, et plus radicalement de l'Esprit : Ga 5,6. Elle est par excellence ce qui divinise l'homme : 1 Jn 4, 7 ss.

Comprenons-la comme un amour divin (venant de Dieu et revenant à lui) au-dedans de l'amour des frères ; celui-ci est le test de celui-là : Ga 5,13 ; 6,10 ; Ph 2,1-11.

Ne la réduisons pas sommairement à l'une ou l'autre de ses possibles traductions pratiques. Il est abusif par exemple d'abstraire Mt 25,34-35 de l'ensemble de la révélation de la charité, en ignorant (entre autres) le texte complémentaire de 1 Co 13, 1-7.

Et pourtant veillons à ce qu'elle ne se prétende pas purement spirituelle au sens d'intentionnelle (1 Jn 3,18 ; Jn 15,8-14 ; Jc 1,22-27). Elle est manière divine d'aimer concrètement et pratiquement les frères.

Ne réduisons pas non plus cet amour concret des frères à nos relations interpersonnelles avec eux.

Tout doit se cadrer à l'intérieur de la réalisation du

« Mystère » prémédité par l'amour du Père, et mis en œuvre dans « l'inimaginable charité du Christ », ce « Mystère » dont précisément l'épître de la fête du Cœur du Christ nous parle admirablement (Ep 3).

Finalement la charité consiste en ce que chacun selon ses possibilités participe à l'œuvre collective voulue par le Père pour le rassemblement de tous les hommes en son Fils. La plus haute forme de la charité est l'évangélisation. Au terme, la « communion dans l'Esprit » (2 Co 13,13), c'est-à-dire la communion théologique avec Dieu et les hommes, dans l'édification commune du corps ecclésial, moyennant que chacun joue son rôle en articulation harmonieuse avec les autres, mettant en action ses « dons spirituels » au service du tout : Ep 4,1-16 ; 1 Jn 1,3.

L'un des tout premiers noms de l'Église était « Agapé », Charité.

Remarquons enfin que la charité est indivisiblement anthropocentrique et théocentrique, comme le dessein de la volonté du Père. L'Église vivante de l'Esprit, avec l'aide des « serviteurs » établis par l'Esprit (Ac 20,28 ; 2 Tm 1,9-14), constitue le culte spirituel de la nouvelle alliance (1 P 2,4-10). Conduire les païens, de toute nation, à s'intégrer dans cette offrande spirituelle (Ap 5,9-10) est la plus grande charité pour eux et pour Dieu : Rm 1,9 ; 15,15-21 ; Jn 17, 17-26.

La prière et l'Esprit.

Notre tendance à mettre la « vie spirituelle » surtout dans les « exercices spirituels », tels que la prière, vient de la religion.

Celle-ci est une valeur spirituelle, la plus haute des vertus morales. Elle est essentielle à la vie chrétienne. Mais elle n'en a pas moins à se convertir à Jésus-Christ. Autrement dit, elle doit être expression sous forme religieuse de la foi, de l'espérance, de la charité : le Notre Père en témoigne admirablement.

Elle devient alors une des caractéristiques les plus importantes (pas la seule) de la vie selon l'Esprit : Mc 14,36 ; Ga 4,6 ; Rm 8,15 ; Ep 6,18-20 ; 1 Tm 2, 1-8. Ces textes montrent qu'en régime proprement chrétien, c'est le Saint-Esprit qui fait prier, dit comment prier et, chose facilement oubliée, est l'objet toujours accordé de la prière (Lc 11, 13).

L'ascèse et l'Esprit.

Volontiers aussi on considè-

rerait comme « spirituel » tout ce qui est effort, correction de défauts, renoncement, héroïcité, sacrifice.

C'était déjà la tendance, et ce l'est encore, des sagesse humaines. Mais, dans la vie chrétienne, ascèse et générosité sont conséquentes et non constitutives. L'homme chrétien, pour que l'Esprit commande sa vie, doit insérer sa fidélité théologale dans une fidélité morale, qui sera le plus souvent la preuve pénible de l'authenticité de son amour. C'est cela faire régner la loi de l'esprit sur la chair, c'est-à-dire sur les passions humaines, et aussi sur le moralisme : Jn 3,1-8 ; Rm 8,1-12 ; cf. Ez 36,25-27, et le Psaume Misere-re.

Cela implique :

Des repères d'abord « spirituels ». On ne fait pas de l'ascèse pour de l'ascèse, pour de la culture morale. La vie chrétienne a emprunté au stoïcisme, mais n'est pas un stoïcisme, pas plus qu'un platonisme... Elle consiste à vi-

vre de la foi, de l'espérance et de la charité.

Le recours à l'énergie, divine et donnée par Dieu, qui permet de réussir. La perfection ascétique, morale, anti-péché est pratiquement inaccessible (Rm 7). Cette inaccessibilité n'est plus désespérante. Il faut l'assumer, et non la nier : ceux qui se prennent pour des purs, des justes, s'illusionnent et se fourvoient dans une impasse. Il faut la vaincre par Jésus-Christ et sa grâce spirituelle, en sachant que la victoire sera incomplète.

Cela implique enfin une répercussion du « spirituel » sur tout l'humain, y compris ce qu'on appelle le « temporel », jusqu'à ce que « toutes choses lui ayant été soumises, le Fils se soumette à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » : 1 Co 15,28. Ainsi la charité, par l'intermédiaire de la totalité morale qu'elle engendre (Rm 13, 8-10), libère la création elle-même de sa servitude et de son pourrissement (Rm 8,18-22).

3. Vie spirituelle et ministère

Ce qui précède vaut pour tout chrétien ; mais les situations et responsabilité particulariseront les manières concrètes de chacun d'être fidèle à la vocation chrétienne.

Il en va ainsi pour le ministre. C'est son ministère qui

particularise sa et ses manières d'être fidèle à Jésus-Christ dans l'Esprit.

Surtout pas de dichotomie.

Il n'est pas d'une part appelé à être « un spirituel »,

et d'autre part tenu de remplir son ministère, quitte à chercher un équilibre, comme entre responsabilités antagonistes.

Il n'a pas non plus comme en un premier temps à se remplir de « spirituel », pour

pouvoir ensuite le déverser sur les autres au titre de ministres : ceci n'est vrai, au sens strict, que de Jésus-Christ.

Il doit accomplir dans la fidélité à l'Esprit un ministère spirituel. La fidélité à l'Esprit ne peut être l'ennemie de son ministère ; ni son ministère spirituel être l'ennemi de sa fidélité. Encore faut-il que le ministère soit vraiment vu comme spirituel et exercé en conséquence. « C'est l'exercice loyal, inlassable, de leurs fonctions, dans l'Esprit du Christ, qui est pour les prêtres le moyen authentique d'arriver à la sainteté » (3).

Le sacerdoce est un charisme (don de l'Esprit pour le service du corps : cf. 1 Co 12 ; Ep 4). Jouer le rôle dont on est investi est déjà radicalement spirituel.

L'objet du ministère est l'Esprit (2 Co 3,5-11), car nous sommes au service du travail de l'Esprit dans le monde des hommes. Être fidèle à cette mission, c'est le droit fil de la vie spirituelle (lire par exemple la suite de 2 Co 4 ; 5 ; 6).

Pour accomplir ce ministère, l'Esprit nous est donné en vertu de l'ordination (2 Tm 1,6-7). « Dès lors qu'il tient à sa manière la place du Christ en personne, tout prêtre est de ce fait doté d'une grâce particulière ; cette grâce lui permet de tendre, par le service des hommes qui lui sont confiés et du peuple de Dieu tout entier, vers la perfection de Celui qu'il représente » (4).

(3) Ibid. n. 13, § 1. - (4) Ibid. n. 12, § 1.

Donc la foi, l'espérance, la charité, l'ascèse sont à vivre pour nous déjà et premièrement dans l'exercice même de nos responsabilités, en en suivant la logique et les exigences : amour concret des gens (5), réflexion religieuse et pastorale (6), discernement des vraies valeurs (7), liens d'Eglise en vue de la tâche d'Eglise (8), formation des laïcs, respect de ce qu'ils sont et font (9), désintéressement radical tenant à la nature du ministère (10), en particulier pauvreté en fonction des pauvres (11), prière pour les gens et pour l'Eglise (12), ministère sérieux et honnête des sacrements et surtout de l'Eucharistie (13) ; c'est en de telles pratiques que prend corps la vie spirituelle des prêtres.

Ne cherchons pas une « spiritualité » théorique à appliquer, avec l'aide d'un initiateur patenté. Faisons bien ce qui est devant nous. Saint Paul nous avertit : « La Parole est près de toi » (Rm 10,5). Autrement dit, ne cherchons pas midi à quatorze heures. Poussons au bout ce que nous commençons à bien faire, avec l'aide du Saint-Esprit, selon les lumières qu'il donne pour le service de l'œuvre spirituelle dont nous sommes ouvriers : 1 Co 3,9-17.

« Les prêtres réaliseront l'unité de leur vie sacerdotale en s'unissant au Christ dans la découverte de la volonté du Père, et dans le don d'eux-mêmes pour le troupeau qui

leur est confié. Menant la vie même du bon Pasteur, ils trouveront dans l'exercice de la charité pastorale le lien de la perfection sacerdotale, qui ramènera à l'unité leur vie et leur action » (14).

Ne craignons rien. Si nous suivons la logique et répondons aux exigences d'un ministère de l'Esprit, nous ne tomberons pas dans le laisser-aller spirituel.

Nous n'aurons pas le droit de ne pas prier : nous ferons comme Jésus et les Apôtres qui priaient le Père en raison de leur ministère : Mt 11,25-26 ; 26,36 ss. ; Lc 11,12 ; Jn 12,41 ; Ph 1,3-4 ; Col 1,3-4-9.

Nous ne pourrions pas ne pas nous corriger, comme saint Paul se corrigeait : 1 Co 9,27 ; 1 P 5,1-4.

Nous ne pourrions pas ne pas souffrir, comme Jésus et les Apôtres ont souffert, sans chercher d'autres occasions que leur ministère conduit jusqu'au bout : relisons tout le Nouveau Testament, sans oublier Moïse et les Prophètes.

Un exemple plus précis : la vie d'équipe voulue pour le ministère, n'est-elle pas, si on la prend au sérieux, une ascèse, une recherche incessante de foi, une forme de charité ?

(5) Ibid. n. 13, § 4. - (6) Ibid. n. 4, § 1 ; n. 19. - (7) Ibid. n. 3. - (8) Ibid. n. 14, § 3. - (9) Ibid. n. 9. - (10) Ibid. n. 15 ; cf. 2 Co 4,5-12. - (11) Ibid. n. 17. - (12) Ibid. n. 5 ; cf. R. SALAUN et E. MARCUS, *Qu'est-ce qu'un prêtre ?* Seuil, 1966, pp. 187 ss. - (14) Ibid. n. 14.

Le premier manque de « vie spirituelle », c'est de s'en évader.

Mais alors la gratuité ?

Bien sûr, il faut chercher Dieu pour Dieu.

Mais est-on sûr d'y mieux arriver en distinguant la gloire de Dieu et son amour, du salut et de l'amour des hommes ? Accomplir une tâche confiée par Dieu, pour sa gloire et non pour notre gloire ou satisfaction, c'est aussi de la gratuité.

On cherche Dieu pour Dieu, si la mission est sans cesse redressée « théocentriquement » : Rm 15,15-17 ; 1 Co 4,15 ; Ep 1,3-14.

Puisque le premier œuvrant est Dieu (2 Co 5,17 à 6,1 ; 12,9-10), puisque « l'œuvre du ministère » est pour lui (Ep

4,6-12) ; c'est en vertu de l'honnêteté professionnelle de notre ministère, que nous devons ménager, malgré notre peu de goût, malgré le peu de besoin ressenti, le temps et la peine pour ce qui est aussi et intrinsèquement dans le programme : ressourcement, compétence religieuse, lecture honnête de la Parole de Dieu ; réflexion, méditation ; prière de demande, action de grâce. Le Concile ne manque pas de le rappeler (15).

En vertu de la même honnêteté, mettons au point les diverses structures, disciplines, organisations appropriées... y compris pour prier quand il n'y a pas d'urgence spéciale ou de réunion liturgique, pour méditer la Parole de Dieu, sans qu'il y ait à la retransmettre immédiatement. N'en

concluons pas que les prières du ministère lui-même, ou les lectures et méditations en vue de prêcher Jésus-Christ sont du « professionnel » non spirituel parce que non gratuit.

La vie spirituelle du prêtre s'enracine dans le ministère, s'en nourrit, s'y exerce, en même temps qu'elle l'oriente dans la voie de la fidélité.

(15) « Pour mieux vivre leur union au Christ dans toutes les circonstances de la vie, les prêtres disposent, outre l'exercice conscient de leur ministère, d'un certain nombre de moyens, généraux ou particuliers, anciens ou nouveaux : le Saint-Esprit n'a jamais manqué d'en susciter dans le peuple de Dieu, et l'Eglise, soucieuse de la sanctification de ses membres, en recommande et parfois même en impose l'usage. A la première place parmi ces moyens de développer la vie spirituelle, se situent les actes par lesquels les chrétiens se nourrissent du Verbe de Dieu aux deux tables de la Sainte Ecriture et de l'Eucharistie » (Ibid. n. 18).

**D'UN CONTINENT A L'AUTRE,
DANS L'EFFORT MISSIONNAIRE DES DIOCESES**

Deux pays différents, deux lettres d'évêques ; l'une pour un prêtre de Côte d'Ivoire, l'autre pour une communauté paroissiale de l'Ariège.

De part et d'autre, un même souci pastoral : enraciner l'Eglise dans le pays tel qu'il est, avec son passé et son avenir, avec sa culture, ses richesses et ses pauvretés, avec son incroyance, ses rites religieux et les expressions chrétiennes de la foi que lui sont propres.

Pour cette tâche, chaque évêque précise par lettre ce qu'il attend, aujourd'hui, de l'équipe des prêtres de la Mission de France, au sein de l'effort missionnaire de son diocèse.

EN COTE D'IVOIRE

Cher Faustin,

Le 29 août 1966

Je viens vous dire un merci spécial pour les six ans de professorat passés au petit Séminaire de Bingerville. Vous y avez acquis tant de sympathies, auprès de vos confrères, comme de vos élèves, que j'avais comme un scrupule à vous nommer ailleurs.

Mais comme vous m'en avez manifesté le désir vous-même et cela à plusieurs reprises, je viens, après avis de mon conseil, vous annoncer que vous êtes nommé Curé de la Paroisse de Saint-Charles d'Adjamé-Nord.

Les Pères de la Mission de France qui ont créé cette paroisse et y travaillent encore sont tous heureux de vous accueillir au sein de leur équipe pour un travail fraternel et apostolique. C'est en toute loyauté qu'ils collaboreront avec vous, pour vous aider à remplir votre nouvelle tâche pastorale. De votre côté, apportez-y tout le zèle et tact nécessaire dans vos échanges de vues comme dans vos décisions, qui doivent être prises en équipe selon la méthode de la Mission de Pontigny. Il va sans dire que les premiers mois, vous regarderez l'équipe et vous vous renseignerez.

Je suis heureux de vous dire combien je compte sur vous pour mener à bien l'expérience que vous allez tenter et qui devra servir d'exemple.

Vous voudrez bien prendre vos dispositions pour être à votre poste au début de la deuxième quinzaine de septembre.

En vous souhaitant un fructueux apostolat, je vous prie de croire, cher Faustin, à mes sentiments d'affectueuse sollicitude en Notre-Seigneur.

† Bernard YAGO
Archevêque d'Abidjan

Envoyés par le Prélat de la Mission de France, dans le cadre général du développement des perspectives apostoliques qui sont les siennes, nous sommes arrivés à Abidjan en 1960.

Par contrat tacite, il était entendu que nous prenions notre part des charges pastorales qui s'imposaient au diocèse, en particulier la construction d'une seconde paroisse à Adjamé, faubourg nord de la ville, et la prise en charge de l'Aumônerie du Lycée Technique d'Abidjan.

Tout en veillant à travailler en cohésion avec l'ensemble du clergé, nous avons eu deux principaux axes de réflexion :

1) Rester fidèles à la vocation des prêtres de la Prélature de Pontigny (souci des non chrétiens — vie d'équipe apostolique — recherche vers la pauvreté de vie — travail professionnel pour assurer notre subsistance, dans le sens d'un service pour le développement du pays).

2) Nous mettre à l'écoute du clergé ivoirien, premier responsable de l'évangélisation de ce pays, pour mieux saisir l'originalité de l'âme Ivoirienne, les préoccupations fondamentales des hommes que nous rencontrons à Abidjan et les orientations profondes de l'Eglise locale.

En nommant dans notre équipe le Père Fautin AGOI, Monseigneur YAGO nous encourage à poursuivre et intensifier notre double effort.

L'équipe d'Abidjan.

DANS L'ARIEGE

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE AUX PAROISSIENS DE TARASCON-SUR-ARIEGE, A L'OCCASION DE L'INSTALLATION DU PÈRE ALAIN MAS-DE-FEIX, COMME CURE DE TARASCON (1).

Chers Diocésains,

Je voudrais vous présenter, en quelques mots, votre nouveau curé et vous préciser la mission que je lui confie.

Le Père Alain Mas de Feix vous arrive dans la pleine maturité de l'âge, entouré de la confiance de ses supérieurs et riche d'une expérience pastorale acquise dans un secteur peu chrétien du Limousin.

Le but de cette lettre n'est pas de faire son éloge. Cela serait peu utile, ni pour lui ni pour vous-mêmes. Puisqu'il devient votre curé vous aurez le temps de le connaître et de l'apprécier. Comme vous avez pu apprécier votre précédent pasteur, M. l'abbé Casado, à travers sa générosité et son dévouement.

(1) Semaine religieuse de Pamiers, 10 novembre 1966.

Le but de cette lettre est de vous expliquer sa mission parmi vous.

Le Père Alain Mas de Feix est prêtre de la Mission de France. Quel est le but de la Mission de France dans un diocèse ?

Celui que l'épiscopat français lui a désigné lors de sa fondation, à savoir : être responsable de l'annonce de l'Évangile à tous : spécialement à ceux qui paraissent avoir peu de contact avec l'Église et, pour cela, stimuler l'esprit missionnaire des Chrétiens pratiquants, les faire réfléchir sur la qualité du témoignage qu'ils donnent soit personnellement, soit comme communauté paroissiale.

Notre diocèse comme tous ceux de la région du Midi est fortement touché par la déchristianisation. L'enquête de pratique religieuse en cours nous montrera la douloureuse évidence de ce fait. Cela veut dire que de larges secteurs de la population, des groupes humains nombreux parmi les ruraux et les habitants des villes risquent de vivre de moins en moins en référence à l'Évangile de Jésus-Christ. Il y a encore, dans tous les milieux, des valeurs humaines de justice, de solidarité, ou d'honnêteté. Il y a aussi encore certains liens religieux avec l'Église : baptêmes, communions solennelles, mariages, mais souvent pleins d'équivoques. Tous les prêtres savent qu'ils ne parlent plus le même langage, je veux dire celui de la foi, avec certains de ceux qui viennent les trouver à l'occasion de cérémonies religieuses.

Tarascon ne fait pas exception à cette situation générale dans notre région. La présence massive du monde des travailleurs rend plus urgente et plus difficile la réponse à cette question : comment leur révéler Jésus-Christ et les faire vivre de son Évangile ?

De plus Tarascon est un secteur-clé, un carrefour dans cette vallée de l'Ariège qui est une des zones les plus humainement vivantes de notre diocèse. Or d'une part, les prêtres de la Mission de France, sans avoir le monopole de l'esprit missionnaire, sont spécialement préparés à l'évangélisation des secteurs semblables à celui de Tarascon. D'autre part, dans la plupart des diocèses de France se poursuit la révision des implantations des équipes de la Mission en vue de ce but essentiel.

C'est pourquoi l'autorité diocésaine a jugé bon, à la demande des supérieurs responsables, de confier cette paroisse à un prêtre de la Mission. La proximité de l'équipe de la Mission dans le Vicdessos facilitera un ministère pensé ensemble en fonction du territoire à évangéliser et favorisera un ministère bien coordonné.

Carnet de la Mission

La présence à ses côtés, comme vicaire, de M. l'Abbé Philippe de Koenig indique bien que les prêtres diocésains ont la même mission et que l'esprit missionnaire doit les animer tous.

Dans tout le secteur de Tarascon, comme partout ailleurs, seul un clergé uni, travaillant en étroite coopération, pourra répondre à la fois à la mission qui est la sienne et aux exigences apostoliques posées par la vie des hommes qui leur sont confiés. Et c'est d'abord à travers le ministère ordinaire c'est-à-dire : Messes dominicales, sacrements, catéchismes, visites des malades, à travers aussi l'apostolat organisé des laïcs, existant ou à susciter, que doit passer ce souffle missionnaire tant souhaité par l'Eglise de Vatican II.

Quant à vous, mes frères, chers paroissiens pratiquants de Tarascon, votre devoir est clair : vous avez à entrer de toute votre âme dans cette optique missionnaire, vous avez à collaborer de toutes vos forces avec vos prêtres à l'évangélisation du secteur de vie qui est le vôtre. J'espère que vous y êtes prêts.

Accueillez votre nouveau curé comme un père dans le Christ. Il sera très exigeant pour lui et pour vous, mais avec bonté et douceur.

Que la grâce du Seigneur Jésus, par l'intercession de Notre Dame de Sabart, féconde le ministère de votre curé et votre commun travail apostolique.

Pamiers le 6 novembre 1966.

† Maurice RIGAUD,
Evêque de Pamiers.

Nous apprenons, en mettant sous presse cette Lettre, que Roger SALVERT, responsable de l'Equipe hospitalière de Paris, après de longs mois de souffrance, vient de s'endormir dans la Paix du Seigneur. Nous lui sommes unis dans la prière ainsi qu'à sa famille, au diocèse de Paris et à tous ceux du monde hospitalier auquel il avait donné sa vie.

Le Père de Francis et Roland Vico (Montluçon et Evreux) et celui d'Eugène Gernigon (Rians) sont décédés.

L'ouvrage de Marcel Massard, **FOI CHRETIENNE, VERITE DE L'HOMME ?**, vient d'être édité chez Casterman, dans la collection « Points de repère ».

Vérité de l'homme, vérité de la foi : le dialogue avec l'incroyant tend à disjoindre en nous deux pôles de notre attention. L'homme d'un côté, notre foi de l'autre, avec le sentiment déroutant de ne pouvoir relier ce qui, pourtant, ne doit faire qu'un dans notre vie. Cet essai, tributaire d'une expérience et d'une recherche communes, veut simplement dire que ce lien existe : il est réel et il est fondé. Ce n'est pas une aliénation ni une distorsion de son être que vit le chrétien. Il est appelé à vivre et à dire sa foi en assumant toutes les exigences de son humanité.

Jean Rémond a publié chez Privat un livret de 50 pages **PERE, J'AI PECHE**, fruit d'un dialogue entre des chrétiens et une équipe de prêtres.

De nombreux chrétiens cherchent dans le sacrement de Pénitence autre chose que ce qu'une pratique trop marquée par la routine leur permet d'y trouver. Avec quelle attitude d'esprit et de cœur faut-il aller « se confesser » ? Comment s'y prendre pour faire un « examen de conscience » ? Sous quelle forme accuser ses fautes ? Comment et sur quoi dialoguer avec le prêtre au confessionnal ? La réponse à ces questions ne peut être le fruit que d'une recherche spirituelle, jamais terminée, qui progresse à travers l'échange et la confrontation entre chrétiens. (Dans bien des églises, des missels sont mis à la disposition de ceux qui vont prendre part à l'eucharistie ; il peut en être de même pour cette brochure, à l'égard de ceux qui se préparent au sacrement de pénitence).

LE TIERS-MONDE, L'OCCIDENT ET L'EGLISE : cet ouvrage annoncé dans notre précédent numéro vient de paraître au Cerf.

Le Tiers-Monde s'impose à l'Occident en cette seconde moitié du XX^e siècle. Indépendance, travailleurs étrangers, Chine, Pays Arabes, Amérique Latine, faim dans le monde, développement : que de mots nouveaux frappent nos oreilles... et nous mettent en cause, tout simplement ! Toutes nos vieilles structures occidentales sont ainsi passées au crible : habitudes, institutions, manières de produire et de vendre, mais aussi manières de penser, de vivre et de croire en Dieu. Saisir dans leur profondeur les questions ainsi posées à l'homme par ces peuples du Tiers-Monde ; évaluer les étapes à franchir pour nouer d'authentiques relations humaines avec ceux-ci ; comprendre ce que signifie la foi de l'Eglise dans la transformation de notre société mondiale : telle fut la recherche de la session que nous avons organisée en décembre 1964 et dont rend compte cet ouvrage.

Ouvrages reçus

Une vie nouvelle

Album de préparation au baptême des enfants, Paris, C.E.F.A.G., 36 pages.

Que sera notre enfant ?

Album présenté par « Fêtes et saisons », pour la préparation au baptême, Paris, Cerf, 32 pages.

Accueil :

1. Tu n'es pas tout seul à marcher vers Dieu. 2. Dieu te fait signe par Jésus-Christ. 3. Jésus-Christ t'appelle par ton nom. 4. Avec Jésus tu deviens fils. 5. Jésus-Christ t'invite à changer ta vie.

Collection dirigée par le « Service national du Catéchuménat » en collaboration avec la catéchèse des adultes, Paris, Cerf, 16 pages chaque album.

Cinq catéchèses d'adulte sur l'Eglise (Carême)

Publié par le Centre national de l'Enseignement religieux, Paris, 96 pages.

L'obéissance religieuse

I. HAUSHERR, s.j.
Toulouse, Prière et Vie.

Pénitence et onction des malades

B. POSCHMANN

Trad. de l'allemand, collection « Histoire des dogmes », Paris, Cerf, 232 pages.

Noël, Epiphanie, Retour du Christ

A.-M. DUBARLE, B. BOTTE, K. HRUBY, J. DANIELOU, C. VOGEL, E. THEODOROU, etc.
Collection « Lex orandi », Paris, Cerf, 336 pages.

Un cœur qui écoute

Sœur JEANNE D'ARC o.p.

Collection « Epiphanie », Paris, Cerf, 176 pages.

Le combat de Jacob

M.-D. MOLINIE o.p.

Collection « L'Evangile au XX^e siècle », Paris, Cerf, 192 pages.

La liberté religieuse

Collection « Unam sanctam », textes et commentaires des Décrets conciliaires, direction J. HAMER, o.p., Paris, Cerf, 288 pages.

Les relations de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes

Collection « Unam sanctam », textes et commentaires des Décrets conciliaires, direction A.-M. HENRY, o.p., Paris, Cerf, 328 pages.

L'Eglise de Vatican II
tome 3 : commentaires

Collection « Unam sanctam », textes et commentaires des Décrets conciliaires, direction Y. CONGAR, o.p., Paris, Cerf, 740 pages.

Retraites à domicile

Présentées par A.-D. BRUNET, o.p., S.P.E.R. (C.M.R.), 160 pages.

La souffrance pourquoi ?

L. RETIF

Paris, Centurion, 176 pages.

Revenir à Dieu

L'entrée dans l'histoire du salut
Le ministère de la nouvelle alliance
Foi et réalité
La femme, ses modes d'être, de paraître,
d'exister
Bultmann et la foi chrétienne
Les pauvres que Dieu aime
Les problèmes de la souffrance

L'Eglise et le peuple juif

Père j'ai péché

Images de l'abbé Montchanin

Droit est mon chemin

Grâce et liberté humaine
(réflexion théologique sur Genèse I-XI)

Nouveaux aspects de la doctrine catho-
lique du mariage

La parole du Christ
(extraits de l'Ancien Testament)

L'évangile selon saint Luc

Foi en Dieu, foi en l'homme

Les femmes mariées

Jeu saint

Création et providence

Les premiers chrétiens

Foi chrétienne, vérité de l'homme ?

B. DE VAUX SAINT-CYR

Collection « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 480 pages.

J. DANIELOU s.j.

P. GRELOT

G. MARCEL

F. J.-J. BUYTENDIJK

R. MARLE

A. GELIN

C. S. LEWIS

Collection « Foi vivante », Paris, Aubier-Montaigne ; Cerf ; Desclée ;
E. Ouvrières.

Cardinal A. BEA

Collection « L'Eglise aux cent visages », Paris, Cerf, 180 pages.

J. REMOND

Toulouse, Privat 1967, 54 pages.

H. DE LUBAC, s.j.

Paris, Aubier, 160 pages.

C. COUTURIER s.j.

Toulouse, Prière et Vie, 368 pages.

R. KOCH

Paris, Desclée, 1967.

J. DAVID s.j.

Paris, Desclée, 1967.

Trad. par P. de BEAUMONT, Tours, Mame 1967.

Trad. par P. de BEAUMONT, Tours, Mame 1967.

J. MOUSSE s.j.

Paris, Economie et humanisme ; E. Ouvrières, 160 pages.

SAINT FRANÇOIS DE SALLES

Collection « Chrétiens de ce temps », Paris, Cerf, 184 pages.

Collection « Assemblées du Seigneur », Paris, Cerf, 1967, 80 pages.

L. SCHEFFCZYK

Trad. de l'allemand, collection « Histoire des dogmes », Paris 1967,
156 pages.

A. JAUBERT

Collection « Le temps qui court », Paris, Seuil, 1967, 194 pages.

M. MASSARD

Tournai, Casterman, 1967, 146 pages.

Numéros disponibles

- 1963 - n° 7 :** Catéchèse pour notre temps (compte rendu des travaux des équipes urbaines de la Région Sud).
- 1964 - n° 6 :** L'homme dans la société économique à l'heure de la socialisation (M. Massard) — Le projet fondamental de l'homme moderne (J.-Y. Jolif).
- 1965 - n° 5 :** Des prêtres et des laïcs d'une communauté urbaine font part de leurs recherches (la mission vivante au cœur de la ville).
- n° 6 :** Assemblée générale de la Mission de France : rapport d'orientation ; rapport Tiers-Monde.
- 1966 - n° 1 :** Assemblée générale : rapport urbain.
- n° 3 :** Pauvretés et pauvres dans la société ; La catéchèse des jeunes.
- n° 5 :** (épuisé). On peut se procurer en tiré à part, l'article de Rémi Crespin « l'originalité de la foi. Nature et expression de l'identité chrétienne » (Franco, 2 F).
- n° 6 :** L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1952/1966.
- 1967 - n° 1 :** Evangéliser c'est faire quoi (R. Salaün) — La signification des stages de séminaristes.

A B O N N E Z V O S A M I S

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature — 89 Pontigny

N U M E R O S . S P E C I M E N S

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de **M**

signature :

B U L L E T I N D ' A B O N N E M E N T

(conditions ci-contre)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle